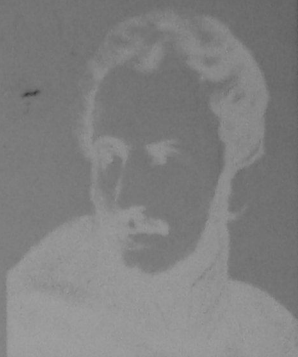


COLLECTION

BILINGUE



LENAU

Faust



BIBLIOTHEQUES DE LA VILLE DE PARIS



3 2272 01053 357 5

UBIER
NTAIGNE

FAUST

NOTE A PROPOS DE LA TRADUCTION

C'est une gageure que de vouloir traduire la langue poétique de Lenau. Ses images et ses rythmes ne peuvent être goûtés pleinement que dans l'original. Notre seul désir est d'être parvenus à suggérer leur valeur.

Nous avons donc soumis le texte à ce qu'on appelle au théâtre une relecture, pour conserver dans le texte français la démarche du poète aux prises avec le mythe de Faust.

Nous avons préféré l'exactitude à la rime, le mouvement au mot à mot, la tonalité à l'image parfois impossible en français. Indiquons que, dès le départ, ce *Faust* est une œuvre destinée par le poète à être lue à haute voix, et qu'à notre avis on pourrait même jouer. Ce n'est qu'en l'entendant que l'on peut en saisir le relief véritable. Lenau est un musicien de la langue, il manie peut-être les sonorités avec plus de virtuosité encore que les idées.

EN ROUTE A L'AUBE

Une haute montagne que l'aube embrase au Levant
Dans un jaillissement de clarté et de joie ;
Là-bas un marcheur plein d'audace progresse vers la cime
Et semble voler de rocher en rocher.
Que veux-tu Faust sur les créneaux de ces montagnes ?
Veux-tu là-haut échapper aux brumes et aux doutes ?
Les brumes de l'abîme ramperont à ta suite
Et même sur les cimes, marqueront ton front de doutes.
O Faust réjouis-toi plutôt du soleil qui resplendit,
Réjouis-toi aussi de son enfant, la plante silencieuse,
De l'alouette des Alpes qui s'élance solitaire,
Du massif enneigé qui pénètre les cieux !
Laisse l'air des montagnes emplir ton cœur d'un frisson joyeux,
Et que d'un souffle il dissipe ton injuste affliction ;
Ne laisse pas brûler au fond de ton cœur le désir enflammé
D'arracher à la création son secret ;
Il ne faut pas vouloir ne faire qu'un avec Dieu,
Aussi longtemps que ton destin est de vivre ici-bas.
Un pays de nostalgie, voilà ce qu'est la terre, rien de plus ;
Ce qu'en son amour Dieu a promis à ton âme,
Tu ne l'auras qu'en terre promise,
Après le déchirement joyeux de ton enveloppe charnelle ! —
En vain ! Ses impétueuses questions
Le pourchassent sans trêve de rocher en rocher.
Il a déjà cueilli beaucoup de plantes, les arrachant au sol,
A peine examinées il les rejette au gouffre ;
Dans sa passion il a brisé contre les rochers
Beaucoup de pierres ramassées à la hâte ;

La main de ce chercheur a écrasé plus d'un insecte
 Coupable de ne lui avoir rien avoué du geste créateur.
 Maintenant il s'arrête, attentif au tintement des cloches
 Montant de la vallée, ainsi qu'au lointain chant d'église ;
 L'appel des cloches, les chants au gré des vents
 S'enflent et se taisent à l'oreille du voyageur ;
 Il écoute l'un après l'autre les sons fugitifs
 Et, penché au-dessus d'une gorge profonde, il s'écrie :
 « Quel sentiment soudain !
 Quel tourment inconnu me saisit tout à coup !
 Je le sens, la dernière fibre de ma foi se rompt
 Et, venu des ténèbres, un souffle glacé pénètre mon cœur.
 Oh ! les sons qui montent de la vallée
 Me transpercent comme un cri de détresse amère !
 En bas des voyageurs traversent le désert de la vie,
 A genoux maintenant dans la chapelle, refuge de détresse,
 Ces êtres abandonnés appellent, emplis de nostalgie
 Le Guide pour qu'il arrive enfin.
 Que votre nostalgie s'épuise en prières, en jurons ou en larmes
 Le Guide nulle part, non ! nulle part, ne vous apparaîtra ! » —
 Et son impatience mène l'hôte maussade des montagnes,
 Sur des chemins toujours plus éloignés, plus élevés, plus abrupts
 Sur des crevasses où la terreur engloutit le sentier
 Et où le chamois ne saute que par désespoir.
 Désormais les sons de la vallée ne peuvent plus l'atteindre ;
 Mais venant du lointain résonnent sourdement des coups de ton-
 Aux pieds de Faust en proie à ses questions impétueuses [nerre.
 Les nuages rassemblés par la tempête se déchirent avec fracas,
 De plus en plus violents les éclairs et les grondements d'orage se
 [déchaînent.
 Rempli d'allégresse, il crie vers la nuit qui s'étend dans la vallée :
 « J'ai bondi par-delà les nuées de l'orage
 C'est en vain qu'elles s'entrouvrent à mes pieds
 Dardant vers moi leurs langues de feu :
 De la même manière je veux échapper à la nuit de l'esprit ! »
 A ces mots soudain une pierre branle et cède sous son pas,
 Peu s'en faut qu'elle ne l'entraîne dans l'abîme ;
 Mais une main vigoureuse l'agrippe, le sauve
 Et fermement le replace debout au bord du précipice ;
 Un chasseur à l'air sombre le fixe sans mot dire
 Et disparaît ensuite au détour des rochers.

LE VISITEUR

Faust et son serviteur Wagner travaillent sur un cadavre dans l'amphithéâtre d'anatomie

FAUST

Si ce cadavre le pouvait — je t'assure —
Il se mettrait à rire aux éclats en voyant
Que nous le disséquons et l'examinons de la sorte,
Et qu'à des morts nous demandons les secrets de la vie.
Ami, le scalpel malhabile tâtonne en vain
Sur les traces de la vie fugitive.
Il y a bien longtemps que ce gibier craintif a détalé,
Et que dans sa fuite il a franchi l'Achéron
Où le chasseur perd sa trace.
Je ne veux pas chercher plus longtemps en cette forêt.
Le sort du savant, ce fou sans cesse berné
Me semble maudit en vérité.

WAGNER

Le sort silencieux du sage me semble
Plus heureux que les autres et plus digne d'éloges.
Car même si nous sommes encore loin du but,
Nous connaissons déjà beaucoup de vérités.

FAUST

Pas plus que le bétail tu ne connais la vie
Malgré toute ta science en anatomie.

WAGNER

Maître, vous plaisantez ; quelle jouissance élevée
Que d'apprendre sur cette dépouille fraîche
Comment tous ces tissus délicats et merveilleux
S'assemblent d'aussi belle façon ;
Comment chaque organe remplit harmonieusement
Son rôle, dans sa soumission, au grand ensemble.

FAUST

Ami, cela peut sans doute te combler de bonheur
De savoir — science profonde — que ce mort autrefois quand il
Mettait la nourriture dans sa bouche [était vaillant,
Et la broyait entre ses dents.
Et ce n'est pas pour te faire plaisir qu'on a supposé
Que l'estomac était fait pour digérer
Et qu'en ce cas précis de surcroît,
La bile tombait goutte à goutte hors du foie,
Que les humeurs circulaient dans les vaisseaux,
Et tout ce que le chercheur ingénieux a pu découvrir d'autre.
Mais toute cette sagesse n'est pas suffisante
Pour apaiser le plus minime de mes doutes.

WAGNER

Je respecte la nature quand elle se tait ;
Mais chaque fois qu'elle me réjouit d'un message, si menu soit-il,
Je la remercie du plus profond de mon cœur.
Voyez donc comme tous ces nerfs se ramifient,
Ces nerfs grâce auxquels l'âme immortelle peut sentir et penser
Et diriger souverainement les membres du corps.

FAUST

Souvent, au cours de ces longues nuits de recherche
Avec pour seule compagnie des cadavres silencieux,
J'ai suivi avec zèle les traces obscures de la vie,
A travers l'ingénieux entrelacs des nerfs ;
Et quand leur arbre se découvrait à mon regard
Avec ses rameaux et ses surgeons,
Je m'écriais en proie à ma folie, ravi de ma trouvaille :

Je vois ici très nettement l'arbre de la Science
Dont parle la Bible dans l'Ancien Testament ;
C'est là que l'âme vit son rêve d'enfant,
Au fond du doux sommeil, à l'ombre de ses branches
Où se pressent les brises venues du paradis,
Où passent des oiseaux au chant voluptueux,
Hôtes aimables et étrangers venus d'autres univers.
Mais à peine l'âme s'éveille-t-elle de ce rêve,
Que déjà elle éprouve l'ardente nostalgie
De cueillir le doux fruit de ces rameaux,
Au risque d'anéantir en même temps sa paix de façon irrémédiable.
Je m'écriai : je veux savourer ce fruit,
Même si les dieux me rejettent à jamais !

MÉPHISTOPHÉLÈS

(entrant soudain sous l'aspect d'un escholier¹)

Ha ! ha ! Monsieur l'anatomiste, voilà qui est plein de finesse et de subtilité !

De cet arbre du paradis perdu
La racine fatale ne vous est-elle pas de comique manière
Plantée dans le crâne sous forme de glande pinéale ?

FAUST

Qui donc entre ici à une heure si tardive,
Alors que déjà le minuit a sonné ?
Qui franchit la porte en riant si fort,
Qui ose avec insolence se moquer de moi ?
Je parlais d'un rêve des jours anciens ; —
L'homme a perdu le paradis en même temps
Que l'arbre de la vérité ;

MÉPHISTOPHÉLÈS

Si seulement ce souffle mensonger des temps anciens
Ne vous avait pas légué toutes ces légendes !
Excusez mon intrusion si tardive ;
Moi aussi je suis médecin et mes soins furent souvent efficaces.
Je trouve plaisir la nuit, en docte compagnie
A étudier et à interpréter la destinée humaine.

1. Etudiant voyageur.

FAUST

La destinée humaine, oh ! quel mot malheureux !
J'en ressens toute l'amertume.
Du giron de ma mère à celui de la tombe,
Le temps me pourchasse, grave et masqué,
Le temps, esclave obscur de puissances inconnues.
J'ai beau le questionner, il reste silencieux
Indifférent à mes blasphèmes et à mon désespoir,
Et me pousse toujours plus loin à travers les ténèbres de la vie.
Au fond de mon être brûlent mille ardeurs,
Armée despotique et étrange qui, sans relâche,
M'enflamme pour des tâches profondément mystérieuses
Que tout mon esprit cependant refuse et ignore.
Ainsi suis-je rejeté hors de moi-même et prisonnier,
Et je sens constamment l'aiguillon et les tiraillements du doute,
Je ne suis qu'un étranger sans but et sans patrie,
Tandis que pris de vertige et titubant, j'avance au milieu des tour-
Avec d'un côté le sombre abîme de mon âme, [ments,
Et de l'autre la paroi rocheuse de ce monde sans issue,
Marchant sur la passerelle étroite et vacillante de la conscience,
Aussi longtemps que mon cœur acceptera de battre.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ces forces vaillantes, bien à l'œuvre en vous-même, voilà qui vous
Car dans leur atelier vous n'avez pas droit de regard ! [tourmente !
Que vous importe d'où elles viennent
Et comment elles préparent ce dont vous avez besoin pour vivre ?
L'esprit doit ressembler à un seigneur¹
Auquel ses sujets présentent ce dont il a besoin,
Mais qui n'est pas désireux de regarder
Comment ils pratiquent élevage et labourage.
Mais si vous êtes lassé de ces vaines recherches,
Comment se fait-il que vous disséquiez ce cadavre ?

FAUST

Celui qui cherche dans sa chambre un objet perdu
Revient toujours à l'ancienne place
Où souvent déjà il a cherché en vain ;

1. *Kavalier* a ici le sens social : gentilhomme, seigneur.

C'est ainsi qu'un souffle secret d'espérance
M'a toujours fallacieusement attiré vers ces cadavres.
Mais que désormais toute heure soit maudite
Qui me trouvera, objet de risée, devant cette charogne obstinée !

MÉPHISTOPHÉLÈS

La science qui se nourrit de cadavres,
Vous avez bien raison, ne vaut pas le mal que vous vous donnez.
Cela ne fait qu'incommoder votre odorat.

FAUST

Pourquoi faut-il donc que brûle en mon âme
Cette inextinguible nostalgie de la connaissance !
La science n'est rien, mais comment donc me sauver
Du douloureux enchaînement de mes doutes ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Mon brave homme, tu me plais,
Aussi vais-je te dire une parole de consolation :
Ton Créateur, voilà ton ennemi, avoue-le hardiment,
Puisqu'en sa cruauté il t'a créé au milieu des ténèbres,
Et puisque de ton déchirant appel à l'aide
Il se moque au fond de sa cachette secrète.
Si tu veux que ton ennemi se révèle à toi, il te faut
Faire irruption dans son camp mystérieusement retranché,
En posant hardiment tes questions ;
Il te faut savoir passer à l'attaque,
Si tu veux pénétrer les desseins de ton ennemi,
Tu dois par ton assaut vaillant l'obliger
A abandonner son attitude muette et rigide,
L'obliger, en le piquant au vif, à bouger et à parler enfin.
Ou alors, tu dois passer cette vie terrestre
A tituber lourdement avec la patience d'une bête ;
Mais si tu ne le veux pas, tu dois te dresser en homme résolu
Et courageusement parvenir jusqu'à la vérité au moyen de la faute.
Celui qui croit, obéit, renonce à poser des questions,
Et paît avec une piété bovine son arpent de pâture,
Celui-là ne verra jamais pousser juste sous son nez
La Vérité au milieu de l'herbage.

Le despote éternel a donné aux humains
Une loi énigmatique pour conduire leur destin,
Mais elle ne se grave en caractères clairs et lisibles
Que dans le cœur du criminel qui l'a transgressée.
Si tu te sens le courage de parier à ce prix,
Alors ma parole peut te sauver du désespoir.

(Il disparaît)

WAGNER

Que Dieu nous garde ! Quel était donc cet étranger ?
Où donc s'en est-il allé ? Ses paroles m'inspirent tant d'horreur
Que mes doigts laissent tomber ce scalpel.
Il est entré, il est sorti par la porte fermée,
Quel visage blafard, méchant et glacé !
Quel éclat terrifiant dans son regard !
O ciel, ne nous tente pas et délivre-nous du mal,
Je crois que c'était le Malin.

(Il se signe)

LE PACTE AVEC LE DIABLE

Dans la nuit impénétrable d'une forêt vierge,
Faust était assis sur un tronc moussu et pourri ;
Son esprit avide de vérité fouille avec une hâte sauvage
Le labyrinthe souterrain des pensées.
Les paupières closes, il presse
Ses poings crispés contre son front,
Comme pour aider son esprit en lutte
A défoncer les parois osseuses de son cachot.
C'est ainsi que le chercheur taciturne est resté des heures,
De plus en plus hébété par le doute qui le tourmente ;
Au-dessus de lui, les vieux chênes pensifs
En leur cercle muet hochent du chef.
Soudain Faust sursaute et se dresse,
Son regard fixe traverse les espaces déserts de la forêt,
Et lance à l'entour des éclairs de colère dans l'obscurité ;
Il se met à invectiver les arbres :
« Mais parle, parle donc maudite espèce qui ne sait que bruire !
Dis-moi, qu'est-ce que la mort ? qu'est-ce que la vie ?
Je ne trouve pas ; mon esprit veut donner une réponse,
Mais cette réponse immédiatement se noie dans mon sang.
Vous autres arbres, vous êtes rivés au sein maternel
D'où jaillissent les secrets inextricables ;
De vos racines, vous épiez le fond de la terre
Mais vous ne révélez rien de ses abîmes.
Quand vous êtes parés de feuillage, votre bruissement
N'est qu'un bavardage confus et sottement agréable.
En hiver, mon oreille avide ne perçoit de vos branches
Que le choc dépourvu de sens.

Elançant vos pousses nouvelles dans les airs,
Pleins de votre silencieux bonheur, vous vous jouez de mon cœur ;
Et vous étalez devant moi votre vieux bric à brac d'énigmes
Variant avec les saisons et toujours multiforme :
Branches et couronne, écorce crevassée, souche
Et floraison, bruissements, feuilles mourantes.
Toute créature est enfermée dans son mutisme,
Elle révèle et engloutit en même temps les traces de la vérité ;
Et le doux printemps lui-même, l'énigmatique printemps
Qui ne fait que frôler la terre de son vol,
Même les pierres ne peuvent l'emprisonner
Dans l'édifice figé de leurs cristaux ;
Il faut être fou pour chercher réponse auprès des animaux,
Ils ne font que manger, grandir, procréer, allaiter et mourir.
Je ne puis abandonner l'ardent désir
De connaître l'esprit créateur originel ;
Mon être le plus profond aspire
A me saisir moi-même en mes racines les plus intimes ;
Mais cela m'est refusé, ma nostalgie se tourne en haine
A l'idée que je suis prisonnier de la finitude.
Déchirement terrible et mortelle amertume
De sentir se lever au fond de soi cet orage de questions,
Et de ne trouver à l'extérieur que silence de mort
Et volonté farouche de refus éternel.

UN MOINE

(sortant de l'ombre de la forêt)

Ne questionne pas les créatures,
Elles sont incapables de dire l'objet de tes aspirations.
A quoi bon ton âpre rancœur et ta révolte ?
Pour obtenir une réponse, la question doit prendre forme de prière.
Tu fulmines, mais cela ne touche pas plus
Le Dieu de grâce que le chant d'une cigale.
Si tu veux voir sa sainteté et la reconnaître,
Il faut d'abord que sa lumière brûlante pénètre ton âme,
Pour que tu puisses te le représenter, il faut que Dieu te prête sa
[propre force ;
Oh ! puisse-t-elle faire descendre sur toi sa bénédiction !

FAUST

Si c'est Lui qu'il nous faut voir,
Et s'il est à la fois œil et lumière,
Alors ce n'est que Lui qui se voit
A travers ma demeure charnelle, et non moi.
La prière n'est qu'humilité et confusion.
Je veux faire face à Dieu ;
Seul peut me combler
Un savoir qui soit mien et séparé du sien.
C'est moi-même que toujours je veux atteindre par mes sens ;
La vague sainte de l'océan ne doit pas m'arracher
A la solide enceinte de mon être pour me rejeter au loin comme
[une goutte de rosée,
Qui resterait suspendue, fragile, à l'herbe du rivage.

LE MOINE

Ce n'est que grâce à sa puissance que tu peux trouver Dieu,
Et pour cela il faut t'allier à l'Eglise.

FAUST

Moine, pourquoi es-tu venu me déranger ?
Je vous connais bien, vous les hommes pieux, et je vous hais depuis
[longtemps !
Veux-tu subrepticement me lancer autour de la tête ta ceinture de
Comme un lasso sur un poulain ? [Jésuite,
Je me ris de toi, et n'ai que quolibets
Pour la putain de Babel¹, cette vieille difforme.

LE MOINE

Enfant dépravé de la terre ! c'est vers l'Eglise que tu dois te tourner
Afin que dans son amour maternel elle sèche les larmes amères
Du doute et de la solitude qui, à ton insu,
Appellent à l'aide au fond de toi.
Oh ! rentre dans le sein de la communauté des croyants,
Et laisse-la soigner ton cœur malade !
Autour de toi, tes frères te béniront
Et te protégeront contre ton sauvage ennemi ;
Dans cette alliance sacrée, tu seras délivré
Par l'esprit du Seigneur, vivante preuve d'amour.

1. Nom hébreu de Babylone.

Même en groupe, les hommes restent impuissants et misérables
 Si chacun d'eux, isolément, est privé de savoir,
 Cette connaissance qu'on me refuse, à moi le solitaire,
 Je l'obtiendrais donc en m'alliant à d'autres hommes ?
 Tu penses que je dois chercher refuge en l'Eglise ?
 Eh bien ! Dieu, pareil à un chanteur ambulante
 Attend-il donc pour me parler que l'auditoire soit au grand complet ?
 Moine, va-t'en, ne m'importune pas davantage.

(De nouveau seul)

Le monde doit-il son origine au fait que Dieu
 S'est perdu lui-même ?
 Quelque chose de divin s'est-il séparé de Dieu
 Pour retourner ensuite vers la demeure divine ? —
 Ou bien, partant des obscures profondeurs du pressentiment originel
 Où reposaient les germes de Dieu,
 L'élément divin s'est-il éveillé tout d'abord
 Pour s'élever à la puissance de l'esprit ?
 De telle sorte que la Nature, de sa haine et de son amour
 A fait naître Dieu à la manière d'une fleur ?
 L'univers est suspendu à cette question,
 Cependant, je l'ai toujours posée en vain.
 Oui ! faut-il définir le monde dans sa course
 Comme une chute ? comme une ascension ?
 Cela mérite bien qu'on s'interroge avec gravité ;
 Mais qu'en serait-il s'il s'agissait plutôt d'un mouvement centrifuge ?
 D'un flux provenant de la plénitude de Dieu, d'un tumulte
 Qui jamais ne retournerait à sa source ?
 Si toute vie n'était qu'un gaspillage
 De celui dont la richesse est inépuisable
 Et qui jamais n'en ressent la perte,
 Si tout devait finir bientôt comme un jeu vite oublié ? —
 Quand je passe auprès d'un cimetière,
 Que je vois les pierres tombales des sépultures,
 Et quand je pense à ces êtres oubliés,
 Et au jeu de hasard dont ils ont fait les frais,
 J'ai l'impression de jeter un regard dans une auberge vide
 Où les cartes à jouer sont restées sur la table. —

Qu'en est-il donc ? on parle de l'amour malheureux
Réduisant en poussière maint cœur pitoyable,
Cet amour, moi je ne l'ai jamais connu,
Jamais mon cœur ne s'est embrasé pour une femme ici-bas ;
Non ! c'est l'amour le plus malheureux et à jamais privé d'espoir,
C'est l'amour de la Vérité qui fait mon tourment.
Puisqu'à la loterie du ciel, les vœux ne sont pas exaucés,
Pour les réaliser je vais descendre aux enfers.

Faust prononce cette parole effroyable,
Il arrache de son sein un livre, et le jette au loin,
A la place, il sort un parchemin
Recouvert de signes à moitié effacés
Où il lit des formules d'incantations pressantes
Qui font frémir de révolte la chevelure des forêts.
Il scrute l'espace désert
Pour découvrir celui qu'il appelle avec nostalgie.
Quel est ce craquement, là derrière ce vieil arbre
Brisé par la tempête et tristement penché ?
C'est lui, près de l'arbre, surgissant de la mousse et du bois pourri ;
Et Faust, au milieu de sa solitude
Voit le diable lui lancer un regard assuré et complice
De ses yeux aux flammes noires.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Faust, te souviens-tu encore du médecin
Venu te surprendre à minuit pour te saluer,
Alors que tu étais auprès du cadavre,
Et qui t'a apporté une parole consolatrice ?
Faust, reconnais-tu encore en moi le chasseur
Qui, sur la haute montagne t'a saisi
Et retenu d'une main vigoureuse
Alors que tu avais glissé du bord abrupt,
Et qui t'abandonna abasourdi et plein d'effroi
Pour disparaître ensuite au tournant des rochers ?

FAUST

Je te reconnais, mais sans la moindre gratitude,
Je serais plus à l'aise si j'étais tombé dans le précipice.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ami, la passion m'a plu
Qui te fit grimper au-dessus de l'éclair et de la tempête
De rocher en rocher vers le ciel,
Pour chercher pierres, fleurs, herbes et vers de terre ;
Il m'a plu de te voir embrasé d'un amour ardent
Pour ton énigmatique fiancée
Que jamais tes yeux n'ont encore vue ;
Solidement rivé au roc
Et à la paroi de glace qui n'offre aucune prise,
Tu l'as frappée du poing avec force et audace
Jusqu'à te faire saigner
Pour te coller à elle au moyen de ton sang
Dans ta folle ascension.
Une soif si ardente m'a plu, mon ami,
Et en vérité, je te l'avoue,
Celui qui parie ainsi contre la mort
Mérite que le Diable le sauve.
Vois donc, tes mains sont encore blessées
D'avoir frappé la glace ;
Que ce même sang scelle notre alliance :
Lève-toi et, avec la pourpre humide de ton cœur rédige joyeusement
Ton contrat de mariage avec ta douce Bien-aimée, la Vérité.
Mais voici là-bas une chose à terre qui t'appartient
Et qu'il te faut faire disparaître, sinon c'est moi qui disparaîtrai ;
Pourquoi fixes-tu ainsi ce livre
Que tu as rejeté en le maudissant ?
Ce qui t'a annoncé ma venue là, derrière cet arbre,
Ce que tu as écouté, ce craquement,
C'est le feu que j'ai allumé ;
Il brûle, plein de concupiscence pour ce vieux bouquin ;
Oh ! jette dedans ce livre répugnant,
Avec tous ses chants et ses prières,
Avec ses bredouilleurs d'histoires et ses prophètes,
Jette-le, cela fera une joyeuse flambée.

FAUST

Bien que j'aie rejeté l'Écriture,
De la voir me touche encore le cœur ;

J'entends les vents tourner les pages
D'un livre dont jadis j'ai tant aimé les lignes ;
En y soufflant, ils éveillent en moi
Des échos venus d'années révolues :
Comme si la Bible grâce à ses psaumes et ses prières
Mettait d'un souffle mon cœur en garde contre toi,
Eveillant en moi une nostalgie merveilleuse ;
Tout cela m'opprime et m'inquiète.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ah ! ces prières n'étaient que du vent,
Toi, sois donc un homme, ressaisis-toi vite
Avant que je ne t'abandonne avec mépris ;
Le diable ne vaut rien pour un enfant.
Ces feuilles jadis si chères à ton âme,
Jette-les vite dans ce feu !
Une fois brûlées entièrement,
Répands pour ta rémission les cendres
De ce livre bien-aimé sur ta chevelure ;
Avec une formule de repentir,
Incline alors ton chef couvert de cendres
Pour avoir été si stupide et avoir cru
Que la vérité farouche et toujours fugitive
Réclamée par ton poulx dans ses battements ardents,
Ait pu se réfugier, domptée, obéissante
Dans ce volume relié de peau de porc.
Frappe-toi souvent le front de ton poing
Pour avoir été si stupide, pour avoir espéré
Et rêvé que ces feuilles d'histoire juive,
Depuis longtemps fanées,
Garderaient leur verdure dans l'orage des temps,
Et t'apporteraient encore des fruits
D'une fraîcheur éternelle, pour désaltérer ton cœur,
Parce qu'un homme mis au tombeau s'en était relevé.
O ami, reste attristé jusqu'à la mort,
Pour avoir été si stupide, et pour avoir aimé,
Comme te l'ordonnaient ces feuilles,
Le monstrueux despote originel !

FAUST

Ne pas aimer le Seigneur serait chose difficile ;
Mais mon cœur aime plus encore la Vérité.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Bien Faust, voilà un bon début :
« Plus encore la Vérité » — voilà déjà beaucoup de gagné.
Vois comme le feu tire sa langue
Et vient lécher le fourrage consacré ; —
Allons, jette, jette ça dedans,
Et tu seras libéré de ton esclavage !

FAUST

(il jette la Bible dans le feu)

La foi ne doit jamais plus me séduire.
Le livre brûle, son charme est aboli ;
La consolation qu'il offrait s'envole
Et se disperse en gris flocons de cendres.
Ma décision était déjà prise
Avant que ma parole t'ait fait venir,
Maintenant, il serait trop tard de balancer
Et de retourner dans tous les sens, avec de lâches hésitations,
La douce folie qui persiste au fond de mon cœur ;
D'un seul coup, je vais m'en libérer : allons,
Je suis un homme et ce que j'aime,
Je l'aime de toute ma virilité,
Je l'aime à la vie, à la mort,
Pour mon salut et ma perdition éternelle.
C'est bon ! dernier complice, parle !
Veux-tu me conduire vers la Vérité
Afin que je puisse contempler son visage ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Je le veux ; mais conclue le pacte.
Le meilleur moyen serait presque
Que tu te pendes à cette branche ¹

1. Lenau a d'abord pensé à cette fin pour son héros. Dans une lettre du poète Schleifer à Schurz (Ort 1^{er} décembre 1833) celui-ci, après avoir exprimé sa satisfaction à propos du plan de « Faust » ajoute :

Mais tu veux certainement parcourir encore
Plus longtemps cette glèbe ;
Et tout bien réfléchi,
Ce serait dommage que Faust se pendît maintenant,
La moitié de ta vie s'est écoulée
Gâchée par le chagrin et les soucis
Dans tes études casanières,
Tu n'as rien accompli, tu n'as goûté à rien,
Pas même encore aux femmes,
Tu n'as pas encore étendu d'ennemi dans son propre sang.
Ce que la vie offre de meilleur,
Tu as eu peur d'y goûter.
D'ordinaire, le plus grand plaisir de l'homme
Est celui qu'il prend en faisant par amour un enfant,
Et quand il hait, de plonger un poignard vengeur
Dans le cœur de son adversaire.
Car procréer par amour, assassiner par haine,
Voilà le nord et le sud du cœur humain ;
Entre les deux,
Ce ne sont que germes effarouchés,
Surgeons incomplets et sans force
De l'homicide ou de l'accouplement.
Jusqu'à maintenant tu n'as été qu'un pauvre fou ;
Aussi, écoute ce que je te propose :
Le vieux despote maintient la terre
Dans une servilité bigote ;
Mais mon ennemi juré
Ne m'a pas refusé
Le droit de chasse dans son univers.
Engage-toi à mon service comme compagnon,
Et aide-moi à organiser la vénerie.
Sur ma vie, je te donnerai en échange
La Vérité pour salaire,
Gloire et honneur, puissance et or,
Et tous les plaisirs des sens.
Il va de soi que ton âme

« Faust doit mourir, mais pourquoi faut-il que ce soit au moyen de la corde, cet instrument ignominieux ? Faust doit mourir, non en malfaiteur, mais en grand pécheur. Il doit appeler la mort, non en punition méritée, mais comme solution de l'énigme que la vie n'a pu résoudre. » Lenau a imaginé la nouvelle fin de Faust en août 1835.

Fait partie du marché.
Fais saigner la cicatrice de ta main
Pour m'en signer le gage,
Et, afin que chaque partie y mette du sien,
Voici cette plume de coq que dans la forêt
J'ai arrachée tout récemment du chapeau d'un braconnier,
En ce dimanche matin de Pentecôte,
Quand une balle l'eut atteint en plein cœur.
Un bien plaisant spectacle :
Le voleur caché dans le feuillage touffu
A l'affût du gibier à braconner,
Quatre chasseurs le découvrent,
Il tire trois balles sur eux,
Dont chacune achève une vie ;
Une quatrième, sans sacrement,
Lui traverse les poumons.
Qu'as-tu donc Faust à pâlir ainsi,
As-tu pris cette plaisanterie à cœur ?

FAUST

C'est bon, passe-moi la plume de coq,
Mais épargne-moi ton humour insolent ;
Ta parole me répugne.

(Contemplant la plume)

Le pauvre coq en mal d'amour
S'est lui-même accouplé à la mort amère,
Et moi-même, il m'accouple à l'enfer.
Voilà, je signe le contrat,
Je suis trop las du doute.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Bravo, mon Faust, la chose est faite,
Porte-toi bien, et joyeux au-revoir !

L'AMI DE JEUNESSE

Le logis de Faust. Le comte Henri d'Isenbourg et le disciple Wagner, ensuite Faust

WAGNER

Vous ne le reconnaîtrez plus ;
Tout son être est transformé,
On peut lire sur chacun de ses traits
Ce que je n'ose dire à haute voix.
Comme s'il était brisé intérieurement,
Toute joie l'a quitté.
D'humeur sombre, il ne m'adresse, de longues semaines durant,
Pas une seule parole, à moi, son fidèle ami.
C'est le cœur en grande peine
Que je me sépare de lui, j'y suis contraint ;
Il m'a aimé, m'a instruit,
Il m'est pénible d'être privé de sa parole.
Oh ! comment un homme si savant
Peut-il être aussi déchiré ?

ISENBOURG

Faust a dû errer bien longtemps,
Longtemps, je suis resté sans nouvelles de lui ;
Dix années déjà se sont enfuies,
Depuis l'époque où mon cher Faust et moi
Fréquentions l'Université de Wittenberg,
Et passions joyusement nos nuits dans les tavernes ;
Je garde encore de lui un souvenir magnifique.

Qu'il était joyeux et impétueux là-bas,
Toujours le premier,
Sa seule loi était la force généreuse !
A peine soufflait-il dessus que s'écroulaient,
A la grande joie de l'auditoire,
Toutes les belles constructions dogmatiques,
Ces oubliettes où le peuple perd sa raison, et qu'édifient
Les vieux professeurs, ces bouffons tout ratatinés en leur sagesse.
L'ardeur qui l'animait dans ses recherches
Pour s'élever vers les étoiles les plus lointaines,
Était la même qui emplissait son cœur
Lorsque prestement il dégainait sa vaillante lame.
Le temps qui s'écoulait à ses pieds, dans les basses sphères,
En emportant son butin,
Ne pouvait ployer un tel homme ;
Ce qu'il fut, il l'est encore aujourd'hui.
Et si un jour la mort se saisit de lui,
Elle le fera en hésitant et mécontente,
A la façon d'un esclave rebelle qui pâlit
Lorsqu'il lui faut assassiner un roi.

WAGNER

Mais cependant il a changé du tout au tout
Par rapport à ce qu'il était il y a quelques lunaisons.
Méconnaissant sa propre force,
Il a renoncé à la science qui lui fut si chère,
Il a renoncé à ses obligations,
Sa vie suit maintenant des voies obscures
Où je ne puis l'accompagner
Sous peine de perdre moi aussi le salut de mon âme ;
Mon amitié a beau s'y opposer,
Je me sépare de lui, Dieu le sait, le cœur lourd.

ISENBOURG

Si vous êtes mon ami, restez-lui fidèle,
Son humeur sombre passera.
J'ai hâte de le revoir ! ah, que n'arrive-t-il !
Que je le serre dans mes bras,
Et que je l'arrache à son tourment,

Que je vous fasse honte, homme timoré !
N'étais-je pas son ami le plus cher,
Il me tenait en la plus haute estime ;
Vous le verrez, je parviendrai
A faire renaître la joie dans son cœur.

WAGNER

Hélas ! je ne l'espère plus !
La joie fuit à pas rapide ;
Qu'elle vienne à s'échapper, comme lui l'a laissée faire,
On ne peut plus jamais la rattraper. —
Regardez, voilà les débris
De ses ustensiles d'alchimiste
Brisés en mille morceaux et piétinés dans son courroux ;
Quelle amertume que la mienne quand il le fit !
Il était rentré tard dans la nuit,
Je veillais encore auprès du fourneau,
Et gaiement je tisonnais le feu,
Je réchauffais et remuais ma cornue ;
Alors il s'écria, déchaîné et railleur :
« Toute la nature n'œuvre-t-elle donc
Que pour nous torturer
En un complot secret et perfide ;
Tous les membres sont solidement liés entre eux,
De telle façon qu'aucun ne trahit jamais les autres,
Ni ne livre un élément de sa signification,
Et que jetés au supplice des flammes,
Ils meurent en martyrs du silence »
Tout en disant ces mots,
Il brisait en mille éclats
Fioles, flacons et cornues.
Seigneur, pour une âme à ce point prisonnière des ténèbres,
Aucun espoir ne peut plus fleurir sur terre.

FAUST

(entrant et se dirigeant à la hâte vers Isenbourg)

O ami de mes jours de jeunesse !
Mon Isenbourg ! c'est Dieu qui t'a envoyé !

ISENBOURG

Mon cher Faust.

(Ils s'embrassent)

WAGNER

Quel bonheur ! je l'entends de nouveau prononcer
Le nom de Dieu, et cela sans rancœur.

ISENBOURG

(contemplant Faust)

Ta vie a été soumise à rude épreuve ;
Mon Faust, comme tu es devenu pâle,
Depuis la dernière fois que nous nous sommes vus.

FAUST

O ami ! Toi, dernier rayon
De mon soleil englouti !
Oui, je suis pâle, j'ai bu du poison,
A grands traits, j'ai bu le poison du doute,
Les dés de mon malheur sont jetés.

ISENBOURG

Non, non ! il faut te ressaisir,
Te réjouir de la beauté de la vie ;
Ne reste pas davantage dans cette solitude,
Serre tendrement une femme contre ton cœur ;
O mon ami, tu ne connais pas l'amour,
Il t'apportera consolation et lumière.
Si l'univers rend ton cœur malade,
Si ta juste foi est ébranlée,
Regarde alors dans les yeux la femme qui t'aime,
Et ton affliction tombera en poussière.
Tu verras l'univers sous un jour agréable,
Et toutes les voix se tairont
Dont l'appel t'entraînait vers l'abîme,
Tu contempleras alors les sereines profondeurs de Dieu.
O laisse ton cœur jouir de l'éternel soleil printanier,

Grâce aux joies de la paternité.
A quoi bon les semailles incertaines
De la science ? A quoi bon l'action ?
Le vent éparpille les semences légères ;
Que vaut l'action comparée à un enfant ?
Elle n'a point de boucles qu'on puisse caresser,
Point de visage aimé qu'on puisse regarder,
Tu ne peux la cajoler en lui donnant de doux noms,
Ni sentir sur ton cœur la chaleur de sa tête.
J'en ai fait l'expérience : femme et enfant
Sont les plus grands des biens sur cette terre.

FAUST

Je ne veux enlacer aucune femme qui soit ma fiancée,
Ma vie est une lutte sauvage ;
De mes veines mauvaises, empoisonnées par la rancœur,
Ne doit naître aucun enfant qui me ressemble.
Une femme aimante et fidèle n'est pas ce qu'il me faut.
Mon cœur refuse toute conciliation ;
Une femme, pour ne pas me répugner,
Devrait être pieuse et alliée aux puissances
Avec lesquelles j'ai rompu et que j'ai maudites ;
Ce serait là une contradiction irritante.
Si tu greffes la rose fragile aux couleurs vives et claires
Dans l'entaille d'un chêne,
Elle noircit et perd sa beauté
Au contact de l'écorce rugueuse.
Bref, mon ami, laisse-moi en paix avec ces choses ;
L'univers me semble un trou, un cachot étroit,
Et je devrais dans cette prison
Être assez sot pour me lier ?
Tout bonheur est perdu pour moi.
Je ne veux pas te dire, fidèle ami,
— Tu me plaindrais trop fortement —
A qui j'ai voué ma vie par serment.

ISENBOURG

O confie-moi ce nom, confie-le à mon cœur,
Qui, privé de toi, ne peut trouver la quiétude.
T'arrive-t-il encore de penser à Thérèse, ma sœur ?

C'était une délicate enfant
Lorsqu'elle te vit, et cependant
Elle ne put guérir de ton image ;
C'est maintenant une demoiselle dont la beauté attire tous les regards ;
Le joyau de toutes les vierges de Saxe,
Son âme est pieuse et divinément pure ;
S'il t'est possible de l'aimer, qu'elle t'appartienne !
Quand j'étais aux portes de la mort,
Tu m'as veillé fidèlement jour et nuit,
Jusqu'à l'instant où ton rare savoir
M'a arraché de ses bras.
Tu m'as sauvé la vie,
Je veux sauver la paix de la tienne,
Cela décidera de ton bonheur et du mien,
Et nous serons ainsi enchaînés pour l'éternité.
Je vois devant moi resplendir l'avenir !
Voués à l'amour et au Seigneur,
Vivons ainsi ensemble
En notre château entouré de forêts,
Bénis par Dieu, nous partagerons fraternellement
Et mettrons en commun toutes nos joies.
Faust, réjouis-toi et donne-moi la main
Pour partir avec moi en mon pays natal !

FAUST

Ami très cher, tu es venu en vain,
Désormais ta fidélité ne peut me servir de rien.
Dernier rayon de mes jours lumineux,
Je ne peux plus supporter ni ton amour, ni ta présence :
Tu pénètres les ténèbres de mon âme,
Et jettes ta lumière dans les profondes fissures de mon cœur
Qui s'ouvrent, béantes, sans rémission sur l'enfer,
C'en est fait ! Adieu ! Je dois m'arracher à toi ! —

*(Faust s'enfuit ; Isenbourg le suit précipitamment, mais
Méphistophélès emplît la maison d'un brouillard noir au
milieu duquel Faust disparaît)*

LE DIABLE

Une grand-route

MÉPHISTOPHÉLÈS

(seul et suivant de loin Faust qui s'en va à la hâte)

Voilà ce que j'aime en l'être humain :
Quand le destin l'a blessé,
Quand une peine lui attendrit l'âme,
Le plaisir des sens s'empare plus facilement de lui,
Comme si les sentinelles de sa vertu
— Qui au fond, ne sont que des bretteurs à gages —
Ivres de douleur s'étaient endormies au seuil de sa porte.
Les paroles du comte l'ont violemment ébranlé,
Le voilà mûr à point mon bon Faust,
Le pauvre garçon en est tout remué ;
Ce contre quoi il a pu jusqu'ici se défendre,
Il va s'y précipiter à la hâte,
Pressé qu'il est de se distraire, de s'étourdir,
Pour raccourcir les jours de peine,
Et pour user de nouveau ses forces vitales
Dans le tourbillon mortel des passions enivrantes.
Le voilà séparé du Christ ; je n'ai plus maintenant
Qu'à séparer mon Faust de la Nature.
J'y parviendrai, mon plan est au point :
Tout d'abord le plonger dans le plaisir avant que l'amour ne s'éveille !
Qu'il joue avec les femmes le jeu grossier de la tendresse !
Qu'il engendre plein d'enfants ! Ainsi le juste rapport
Qui unit Faust à la nature sera faussé ;

Il ira jusqu'au bord extrême de son insatisfaction,
Ensuite, l'amour le saisira à la lisière de cet escarpement,
Et le précipitera soudain dans le gouffre du meurtre.
Quand il aura fait maintes blessures à la nature,
Son orgueil l'empêchera de chercher à expier ;
Non ! pour l'avoir offensée, il la maudira,
Il rompra sauvagement son alliance avec elle.
Une fois obtenue cette rupture entre elle et lui,
Le coupant ainsi de toute puissance de paix,
Il se trouvera seul avec son Moi.
Je bondirai alors en plein milieu du cercle,
Ensuite je ferai jaillir mes flammes autour de lui,
Dans ce cercle de feu, il courra affolé,
Et tel un scorpion se transpercera lui-même.
C'est ainsi que de l'Esprit divin, ma douleur pourra tirer vengeance ;
Et moi, le Maudit, j'apaiserai ma souffrance,
Et dans mon œuvre de corruption, je me sentirai l'Anti-créateur.

LA DANSE

Mephisto
Waltz
(F. Liszt)

Une auberge de village. Une noce, musique et danse

MÉPHISTOPHÉLÈS

(en costume de chasseur regarde par la fenêtre)

Voilà qui va bon train,
Joignons-nous à la fête, O gué !

(Il entre avec Faust)

Une fille ardente
Donne plus de plaisir qu'un livre.

FAUST

Je ne sais ce qui m'arrive
Et ce qui agite tous mes sens ;
Jamais encore mon sang n'a brûlé aussi fort,
Me voici dans un état étrange.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Les flammes de ton regard le disent clairement :
C'est la troupe des plaisirs débridés
Que dans ta ridicule présomption tu avais emprisonnés,
Et qui maintenant font irruption de tous côtés.
Attrape une fille pour danser,
Et lance-toi hardiment dans le tourbillon !

FAUST

Celle aux yeux noirs là-bas,
Attire irrésistiblement mon âme,
Son regard rayonne d'un séduisant pouvoir,
Et me promet un abîme de volupté.
Comme ses joues rouges sont en feu,
Et resplendissent de vie, de plénitude, de fraîcheur !
Ce doit être un plaisir infini
Que de presser ses lèvres contre les siennes,
Gonflées d'un désir inassouvi,
Pulpe de volupté où la conscience aimerait mourir.
Comme ses seins palpitent et frissonnent de crainte
Dans le flux bienheureux du désir !
Je voudrais dans un ravissement
Enlacer ce corps svelte et bien fait.
Ah ! comme ses longs cheveux noirs et bouclés
Dans leur impatience ont vaincu toute contrainte,
Et tourbillonnent dans la danse,
Et je pense à des cloches sonnant à toute volée le tocsin du plaisir !
Je vais devenir fou, je meurs de désir,
A regarder plus longtemps cette femme !
Cependant, je ne peux me décider
A l'aborder pour la saluer.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Oh ! la curieuse engeance, en vérité,
Que ces enfants du premier couple de pécheurs !
Notre homme provoque l'enfer
Et n'ose affronter une faible petite femme,
Qui a certes beaucoup d'attraits physiques,
Mais dix fois plus encore de désirs.

(Aux ménestrels)

« Mes chers petits, votre archet,
Vous le maniez bien trop mollement !
Votre valse peut certes faire tourner pour leur joie,
Des malades sur leurs orteils engourdis,
Mais non point la jeunesse pleine de feu et de sang.
Passez-moi un violon,

Vous entendrez aussitôt une tout autre musique,
Et on verra dans cette auberge, une tout autre voltige !

Le ménestrel tend la viole au chasseur,
Ce dernier, de son archet puissant, se met à jouer.
Tantôt les sons folâtres ondulent et s'éteignent,
Gémissent de plaisir, éperdus de félicité,
En mots doux aussi secrets et confiants
Que les rires d'amoureux pendant les tièdes nuits d'été.
Tantôt, les sons s'élancent, tombent et s'élèvent,
Ainsi que les vagues lascives se pressent
Autour du corps fleuri et nu d'une jolie baigneuse.
Puis, un cri strident retentit au milieu des murmures :
La fille a peur et appelle au secours,
Le garçon plein de fougue surgit des roseaux.
Les sons s'entrechoquent, s'étreignent avec violence,
Et luttent enlacés en une mêlée inextricable.
La vierge au bain a longtemps résisté,
Mais finalement, l'homme la contraint à l'enlacer.
Là-bas, un amoureux implore, la femme en a pitié,
On l'entend qui s'échauffe au feu de ses baisers.
En triples accords résonnent maintenant les cordes allègres,
Comme lorsque deux garçons se disputent une fille ;
Celui qui est vaincu se tait peu à peu,
Les deux amants s'enlacent dans leur félicité,
Jouées en double corde, leurs voix se fondent,
Et gravissent en folie la gamme du plaisir.
Toujours plus ardente, plus impétueuse et furieuse,
— Cris virils qui jubilent, gémissements de vierges —
Retentit la mélodie séductrice du violon,
Et c'est une ronde bachique qui enveloppe tous les convives.
Les violoneux du bourg ont de folles postures !
Ils jettent en bel ensemble leurs instruments par terre.
Le tourbillon ensorcelé s'empare
De tout ce qui vit dans cette auberge.
Pâles d'envie, les murs font écho,
Et regrettent de ne pouvoir danser aussi.
Mais plus que les autres, Faust, tout à sa félicité,
Plonge dans le tourbillon effréné avec sa jolie brune ;
Il lui presse les mains, balbutie des serments,
Passe en dansant la porte ouverte et l'emmène.

Ils dansent dans le vestibule ; ils dansent par les allées du jardin,
Et les accords du violon les poursuivent ;
Ils dansent, pris de vertige jusqu'à la forêt,
Les échos du violon s'éteignent peu à peu ;
Les sons qui s'apaisent, frémissent en murmures dans les arbres,
Semblables à des rêves d'amour, luxurieux et caressants.
Voilà que des buissons odorants s'élève maintenant la voix du ros-
Chant de flûte voluptueux, [signol,
Qui gonfle encore le désir des amants enivrés,
A croire l'oiseau chanteur par le diable engagé.
Leur lourd désir enfin les entraîne,
Et, dans ses flots, un océan de volupté les engloutit.

LE PAUVRE CURAILLON

Au milieu des danses folles,
Nos gens bondissent dans la salle,
Les gars saisissent les filles,
Les lancent haut dans l'air,
Mais la viole se tait,
Le chasseur inconnu a disparu,
Soudain, des aboiements terribles se font entendre, aussi forts
Que s'il y avait là cent chiens.
Assis sur le banc des violoneux,
Un barbet noir regarde de ses yeux rougeâtres
Qui jettent des éclairs
La meute affolée des paysans :
C'est le chien de Faust, appelé Prestigiar,
Connu dans le pays à cent lieues à la ronde,
Mais ce n'était de sa part qu'une taquinerie
Pour effrayer les bonnes gens,
La tête baissée, frétilant discrètement de la queue,
Le barbet se retire en rampant dans un coin
D'où il ne bouge plus.
Enivrés de plaisir, les gars ont bien vite
Oublié la vision fantastique.
Les filles ne se font pas prier
Pour reprendre la danse.
Honteux les musiciens
Ont retrouvé leur banc,
Et les valse où l'on tourne sans cesse,
Que l'on aime et connaît, ils les jouent de leur mieux.
Pauvres crincrins de village,

Voilà détruite votre renommée !
Celui qui a eu l'occasion d'entendre
L'air séduisant venu de l'enfer,
Celui-là perd toute candeur,
Le contenter d'un air de viole est difficile. —
Mais voici qu'à grand fracas, entre dans l'auberge,
Torturé par la jalousie,
Le fiancé trompé et trahi
A qui Faust a volé son trésor.
Il a fouillé le jardin alentour,
Empli les bois de ses jurons,
Hurlant plus fort que tous les vents ;
La fiancée reste introuvable.
La pauvre Annette est livrée
Aux griffes acérées du remords,
Car à l'instant où se défirent les liens magiques,
Au beau milieu des baisers enflammés
Et de l'union la plus ardente
Du couple éperdu,
Elle fut prise de sanglots,
Et rien ne put la consoler. —
Mais voici qu'à leur étonnement, les paysans voient
Entrer avec sang-froid,
Celui qu'ils guettaient.
Tout occupé à la danse, il avait
Oublié son chapeau
Et le manteau magique
Qui lui permet de traverser les airs,
Et tous de crier : « Saisissez-vous de lui ! »
Et d'entourer à la hâte notre docteur,
De brandir leurs poings robustes
Pour asséner sur le pécheur leurs préceptes moraux
Qui pleuvent drus comme grêle.
Faust cependant n'en a cure,
Un sourire de mépris aux lèvres,
Il lance dans le tumulte d'une voix tonnante :
« Assez ! Ne bougez plus, manants ! »
Les voici frappés d'un sortilège,
Aucun ne peut plus se mouvoir,
Et chacun doit rester

Dans l'attitude figée de sa colère :
Leurs gueules restent grandes ouvertes,
En un juron inexprimé, grotesque et muet,
Les poings crispés de colère,
Restent comme accrochés dans l'air.
Pour leur apprendre le bon usage,
Les pétrifier était utile et sage ;
Car, lorsque Faust rompit le charme,
Chacun de soupirer : « Dieu soit loué ! »
Et lorsque Faust condescend à leur dire :
« Nous allons vivre en paix ensemble ! »
Chacun retourne la tête basse,
A sa bouteille ou à sa fille.
Peu à peu, les paysans s'habituent
A la présence de Faust,
L'auberge retentit de nouveau
D'une joie de plus en plus bruyante ;
Le barbet noir sort de son coin en rampant,
Tout frétilant, il se dirige vers Faust,
Et s'efforce de dérider notre Docteur
Par les tours les plus étranges.
Mais voici que s'ouvre la porte,
Un jeune voyageur arrive
Accompagné d'une jolie femme,
Il salue à la ronde avec un léger embarras,
Il commande du vin et prend place,
Non loin de Faust, à côté de sa mie.
Le chien alors, de se mettre à trembler,
A flairer, à quêter,
Il ne se laisse pas calmer,
Et tourne sans cesse autour d'eux.
Le compagnon inconnu, tout à son insouciance,
Semble bien content de lui-même.
Il boit à la santé de sa belle,
Ils échangent de tendres caresses ;
L'animation joyeuse et, gorgée sur gorgée,
Le vin doré de la montagne
Semblent le réchauffer de plus en plus ;
Il donne à la fille baiser sur baiser,
Les ardents amoureux
N'éprouvent pas de gêne

Dans leur agréable abandon,
Ils ne prennent pas garde à l'animosité du chien.
Voici que tout à coup et d'un seul bond,
Celui-ci saute sur leur table,
Avidement, Prestigiar cherche à happer les cheveux
Du voyageur étranger,
Il lui arrache de dessus la tête,
Une petite perruque de forme ronde, comme un bonnet,
Et au grand dam de notre homme,
La rapporte joyeusement à Faust.
Malheur ! à la place que cachait la coiffure,
Apparaît, traîtresse, la tonsure,
Le chien ne cesse de japper furieusement
Jusqu'à ce qu'on ait rossé d'importance
Cette fripouille de prêtre lubrique,
Et qu'on les ait jetés dehors, lui et la femme.

LA LEÇON

Le jardin d'une résidence royale.

Le premier favori et ministre du roi, Faust, et Méphistophélès en escholier se promènent dans une allée.

LE MINISTRE

Je suis ravi, messieurs,
D'avoir eu le bonheur de trouver
D'aussi précieux talents.
Si je connaissais seulement les moyens
De récompenser tant de mérites !

MÉPHISTOPHÉLÈS

Nous sommes prêts à vous rendre service.
Des talents de cette espèce, Monsieur
Sont trop au-dessus d'un vulgaire salaire ;
Pour moi et pour ce fils des Muses
C'est assez de plaisir, c'est assez de salaire
Que de voir les jeux de notre imagination
Fructifier et agir de la sorte.

LE MINISTRE à Faust

Vous donc, très savant homme
Auquel chacun des astres de nos facultés
« In artibus ¹ » ne peut se comparer,

1. Dans le domaine des arts et des sciences, en latin dans le texte.

Je vous prie tout d'abord
De fleurir demain votre lyre
Pour les noces du prince,
D'un épithalame élogieux,
Plein de chaleur et de finesse ;
Chantez-y l'esprit altier,
Les ouvrages immortels,
Et la vaillance du roi,
Sa belle force juvénile.
N'oubliez pas de chanter sur votre instrument
Les grâces sublimes de sa fiancée,
Celles dont réellement elle est douée,
Comme celles qu'elle n'a jamais possédées,
Ainsi ne pourra-t-elle distinguer elle-même
Ses véritables charmes de ceux que lui attribue,
En les mêlant aux autres,
L'épithalame que vous aurez écrit de main de maître.

FAUST

Je veux agrémenter votre fête d'une chanson
A la mesure de mes forces ;
Mais il faudra me laisser l'honneur
De la déclamer moi-même,
Personne ne peut dire aussi bien que le poète
Le chant qui lui vient droit du cœur.

LE MINISTRE

Ce serait certes très aimable à vous
De me laisser, demain, l'honneur
De dire votre poème,
Mais je renoncerais à cet avantage.

MÉPHISTOPHÉLÈS

La chanson sera bonne, je m'en porte garant,
Vous avez frappé à la bonne porte.

FAUST

(en s'en allant)

Je vais à l'ombre de ces pins
Composer ces vers selon vos ordres.

LE MINISTRE
(à *Méphistophélès*)

Et vous escholier, que j'ai en haute estime,
Vous savez, j'en suis sûr, bien des choses encore
Qui entrent dans mes plans ;
Poursuivez donc votre discours,
Et pardonnez l'interruption
Causée par cette affaire de nocces.
Vous êtes mon homme, jamais de toute ma vie,
Je n'ai trouvé en politique pareil génie.
Ami très estimé, ayez donc la bonté
De me régaler de cette sagesse fleurie
Que vous avez inventée pour guider un Etat
Au cours de vos fructueuses recherches.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Le principal, comme je l'ai dit,
C'est toujours de pressurer le peuple.

LE MINISTRE

Mais si le peuple se révolte ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Il n'y a que deux cas où il brise ses barreaux :
Si vous le pressurez trop rudement,
Ou si vous arrêtez de le faire.
Si cela n'est pas clair pour vous,
C'est que vous êtes faible en histoire.

LE MINISTRE

Je vous l'accorde ; mais dites-moi
Où trouver la juste mesure quand on pressure le peuple ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Vous autres qui dominez le peuple et la terre,
Voici la juste mesure de la sagesse :
Réduisez constamment, mais jamais trop

Les besoins matériels du peuple,
Orientez ainsi toute son avidité
Vers les choses que vous pouvez lui accorder ;
De cette manière, prenant ce qui est à sa portée,
Il ne regardera jamais au-delà des bornes,
Et n'aura jamais l'envie insolente
De choses qu'il n'est pas en votre pouvoir de lui donner.
Le peuple se complaît dans son propre mensonge,
En fin de compte, il est vraiment satisfait,
Et se réjouit en fidèle sujet,
Quand son suzerain lui accorde
Ce que sans lui et sans ses chaînes,
Peuple stupide, il posséderait de lui-même.

LE MINISTRE

Voilà un principe qu'il m'est bien agréable d'entendre
Il ne peut d'ailleurs que combler le peuple ;
Mais partout s'y opposent
Des obstacles bien trop nombreux.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Le pire obstacle pour votre ouvrage,
C'est la pensée qui, cessant son travail coutumier,
Se dégage de tout lien et vagabonde
Vers des domaines éthérés et lointains.
Si vous la laissez quitter son rivage natal,
Et s'éloigner vers le grand large,
Elle reviendra au pays en traînant derrière elle
L'image de cette belle fée,
La Liberté, qui réside dans l'île lointaine
Des esprits ; le peuple alors devient enragé
Et plein de nostalgie, il jure et pleurniche
En invoquant la Liberté, la Liberté !

LE MINISTRE

Comment amener la pensée à se soumettre, elle qui toujours
Est oscillante et jamais saisissable ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

« Réduisez constamment mais jamais trop
Les besoins matériels du peuple »
Oh ! tenez-vous-en à cette parole !
De même que la flamme de l'esprit de vin
Au service de la cornue, doit distiller les élixirs,
Si vous voulez asservir l'esprit humain,
Il faudra que le feu brûlant dans les cerveaux de vos esclaves,
Serve à chauffer les marmites pour leur ventre.
Si l'un d'entre eux cherche à se dispenser
Des tâches utiles auxquelles il vous faut attacher les esprits,
S'il veut se perdre dans le royaume des idées,
Et s'il veut même par des écrits, sussurer
Aux laquais quelques linéaments des Droits de l'homme :
Alors, vous devez immédiatement étouffer dans l'œuf
Ces calamités pour les souverains.
Je vous conseille ici le meilleur moyen :
De même que les anciens entretenaient
Des censeurs pour les actes,
Entretenez des censeurs
Fourriers de la pensée.
Oui, un censeur, un vrai censeur,
Gardien impitoyable et toujours aux aguets,
Intrépide étrangleur de pensées,
Mais qui, hélas ! pour le salut des citoyens,
Ne surgira qu'en des temps lointains et meilleurs,
Voilà quelqu'un dont la vue me consolerait !
Un jour, je dormais sous des arbres bien verts,
C'est alors que son image m'apparut clairement,
Au beau milieu de mes rêves de patriote :
Le voilà, qui, sous d'aimables airs de chercheur,
Saisit les pensées dans leur fuite,
Et perquisitionne avec zèle l'habit qui les recouvre,
Il met à jour les moindres plis
Pour voir si elles ne passent pas en contrebande
Toutes sortes d'articles prohibés,
Si elles ne veulent pas transmettre
Un billet d'amour à l'adresse de la Liberté,
Et lui donner un dangereux rendez-vous.
Ainsi, ces visions m'ont apporté

D'un avenir béni le plus beau des messages :
J'ai vu la foule de ces espions monter la garde à la sortie des
Quelle volupté dans cette prophétie ! [bouches.
Comme les chasseurs, pour tromper un renard,
Posent leurs lacets à l'orée de la tanière
Où le rusé doit se faire prendre
Dès qu'un malencontreux désir
Le pousse à sortir de son trou
Pour respirer en liberté l'air frais de la forêt,
J'ai vu ce jour-là, avec ravissement,
A la porte des bouches humaines,
Des espions à l'affût, attraper les paroles
Dans leurs filets de trahison.
Quand la politique sera parvenue
A un art d'aussi haute volée,
Alors, votre pouvoir sera assuré,
Et gouverner sera un vrai plaisir.

LE MINISTRE

Ce n'est qu'avec des soupirs que je puis
Diriger mes regards vers l'eden qui fleurit dans vos discours,
Et je suis sans espoir ;
Mon prince ouvre sous mes pieds
D'infranchissables abîmes et, soit dit entre nous,
C'est un pédant, un timoré.

UN SERVITEUR

arrivant avec des rafraîchissements

Votre Excellence, Monsieur le Ministre, veuillez excuser
L'importun que je suis, mais attentif à mes devoirs,
Je me sens contraint, vu l'étouffante chaleur de ce soir,
De vous inviter à quelque rafraîchissement.

LE MINISTRE

(à Méphistophélès)

Mon estimé collègue, daignez choisir
Quelques-uns de ces fruits ;
J'ai moi-même greffé la belle et bonne branche
Qui a produit ces pêches

Si fraîches de couleur et si gorgées de suc,
Prenez de ces prunes si bon vous semble,
Rafraîchissez-vous à cette noble grappe
Cueillie à ma treille favorite.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Merci, grand merci, je ne trouve pas qu'il fasse
En ce jardin un chaleur accablante
Comme le prétend ce gaillard
En son zèle servile.
La nature avec ses fruits rafraîchissants
Arrive un peu « post festum ¹ »
Alors que déjà les ardeurs estivales sont passées
Et que le feuillage s'apprête à quitter les arbres ;
Il en est de même de la sagesse,
Qui nous offre sa fraîcheur
A l'arrière-garde de la passion,
Quand c'en est fait des effusions brûlantes,
Et que déjà la force gèle d'elle-même,
Quand la mort se niche dans les membres.
En outre, je déteste les fruits
Dont se régalent les enfants,
Ainsi que ceux qui gardent quelque chose de l'enfance ;
Vous mordez avec une telle jouissance
Dans cette pêche que la barbe vous en jute ;
C'est à cela que je vois ce que je savais de longue date :
Que vous êtes encore le jouet de folles illusions.
Vous êtes encore bien trop enfant ;
Et c'est parce que je voulais extirper de votre cœur
La dernière trace d'enfance
Que je suis là, devant vous

LE MINISTRE

Vous êtes bien bizarre, escholier !
Jamais je n'ai vu quelqu'un comme vous ;
Et si je vous regarde d'un peu plus près,
Je me sens envahi d'une étrange inquiétude.

1. « Après la fête » en latin dans le texte.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Laissez donc cela, mon protecteur, regardez
Plutôt ce gaillard de plus près,
Affublé de sa livrée de laquais,
Et constatez comme lui sied son air d'esclave !

LE MINISTRE
(*au serviteur*)

Eloigne-toi —

(*A Méphistophélès*)

Vous avez bien raison,
Il semble né pour sa condition de laquais.
Mon ami, c'est vraiment merveilleux
Et consolant pour nos espérances
De voir que les humains se complaisent tant
Tout au fond de leur cœur à leur servile condition.
Il est totalement impossible de s'y tromper,
Ils apprennent les mœurs d'esclave plus facilement
Qu'ils n'assument leur propre liberté,
Bien qu'ils s'enflamment si promptement pour elle.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Et c'est pourquoi, à votre avis,
Vous devez, en bons maîtres, prendre sur vous
Tout le fardeau du pouvoir,
Afin que les autres puissent s'adonner
A leur profit et sans entrave
Au doux instinct de leur servilité ;
Pour laisser aux autres leur jouissance,
Soyez les victimes de votre amour.
Si vous n'oubliez pas mes paroles,
Vous pourrez devenir un grand homme d'état.
Procurez à votre maître réconfort et lumière
Lorsqu'il vous fera ses princières récriminations.
Mais je ne peux m'éterniser ici,
Car il me faut en toute hâte rejoindre mon docteur.

LA CHANSON

Salle du palais royal. Le roi, la reine et les grands du royaume assistent au festin nuptial. Bruits de vivats et de coupes entrechoquées

LE MINISTRE FAVORI DU ROI
(se levant)

Sur un signe de vos majestés,
Entrera à l'instant dans la salle
Un chanteur que j'ai mandé d'un pays éloigné
Pour honorer cette fête d'une chanson.

LE ROI

Que vous ayez invité ce chanteur à la fête,
Ajoute encore à la bienveillance que nous vous témoignons.

LA REINE

Vous porterez tous mes remerciements à votre crédit ;
Prenez cet anneau en gage de ma faveur

MÉPHISTOPHÉLÈS

La chanson sera fameuse, je m'en porte garant,
Car vous avez frappé à la bonne porte.

(Tandis que le ministre reçoit l'anneau à genoux, Faust entre, tenant une guitare)

FAUST

joue de la guitare et chante

Deci delà, j'ai pincé ma lyre,
Et la meilleure chanson, je l'ai cherchée,
Mais nulle part ma main grossière,
N'a trouvé pour vous flatter le moindre vers ;
Je cueille donc au premier rameau venu
Un bref dicton, un invité de plus.
Homme souffreteux, tu n'as point de corps,
Et toi, point d'âme, femme pécore !
Ainsi, couple de haut rang,
Pour cette noce, te va comme un gant
Le dicton bien connu : homme et femme
Un seul corps, une seule âme !

*Tous se lèvent de table, furieux et menaçants, Faust et Méphisto-
phélès sortent par la fenêtre. Le ministre, que la peur et la rage
ont rendu fou, saute en tous sens en se tordant les mains et ne
cesse de hurler :*

Homme et femme

Un seul corps, une seule âme ! —

LA FORGE

Faust chevauche dans le crépuscule gris,
Pensif et seul sur son cheval noir.
Le chemin se déroule au milieu des champs verts qui ondulent,
A travers les nobles chênaies de l'Autriche.
Le cavalier suit, au gré du hasard,
Le chemin par monts et par vaux.
Pour un jour de printemps, les rayons du soleil ont été brûlants ;
Sur le coursier pèse la fatigue des longs chemins,
Mais aussi les pensées ardentes du cavalier
Qu'il a ressenties aux coups d'éperons dans ses flancs.
Voici que maintenant Faust laisse faire le coursier
Qui le dirige vers un ruisseau pour étancher sa soif.
Le cavalier laisse retomber les rênes détendues
Et boire à la source limpide son coursier épuisé.
Il regarde, souriant d'aise,
Le flot ruisseler agréablement
Entre les dents du cheval qui boit à longs traits,
Et dont le crinière baigne dans l'eau.
Là-dessus, il saisit les rênes pour continuer sa course.
Au loin, un village sur le flanc boisé de la colline, invite le voya-
Le crépuscule se perd plus profondément [geur. —
Dans la nuit silencieuse, ni la lune, ni les étoiles ne brillent.
Bientôt, le coursier que la halte bienfaisante a ranimé,
Atteint le village d'un trot rendu plus vif.
Une paix sereine couvre déjà les maisons,
Seul le feu de la forge brûle encore ardemment.
La barre de fer rougeoit d'un vif éclat,
Le marteau sonore fait jaillir une danse d'étincelles. —

FAUST
entrant dans la forge

Je vous salue, compagnon, qui maniez le marteau !
Du matin jusqu'au soir, vous êtes donc corvéable,
Mettez un fer à mon coursier
Il en a perdu un sur le chemin forestier !

LE FORGERON

Je vous salue bien bas, noble visiteur !
Oui, nous autres, nous devons brandir le marteau,
Alors que depuis longtemps le jour a fait la pause,
Et faire de même dès la première aurore.
Mais nous sommes gais, car si je brandis
Le marteau, c'est pour ma femme et mon enfant,
Et lorsque cesse enfin le tapage,
Ses bras m'enlacent avec amour et douceur.
Et mes robustes compagnons
Acquièrent en cognant un gain honnête,
Et ce faisant, ils ont toujours en tête
De s'acheter eux aussi un lit nuptial.

FAUST

Ferrez-moi plutôt ce cheval¹ ;
Je ne suis pas venu pour vous poser des questions sur votre ménage.
Retenez donc le flot de votre prompt bavardage !

LE FORGERON

Pardonnez-moi si mes paroles vous ont pesé.
Le fer est déjà posé dans le brasier,
Dans l'instant, on va l'adapter au sabot.
Je ne suis qu'un forgeron simple et balourd,
Qui se méprend souvent sur les bonnes manières.
Mais voici que sort de sa chambre
Ma femme, elle veut vous saluer,
Sur son bras, c'est mon plus jeune garçon.
Maintenant, je me tais volontiers,
Ce spectacle, Seigneur, vous montre bien
Que le bonheur ne manque pas chez moi.

1. Le texte allemand reprend le terme « Rappen », c'est-à-dire « cheval noir ».

LA FEMME DU FORGERON

Monseigneur, je vous salue humblement !
Ne me blâmez pas de vouloir un peu honorer
Un hôte si rare,
Et contempler ses joyaux,
La plume noire de sa barrette !
A son cou, la lourde chaîne d'or !
Celle de notre évêque est moins épaisse !
Des bagues nombreuses étincellent à ses mains,
Et des pierreries, vous en avez bien
A chaque doigt de quoi payer une ferme et ses dépendances !

FAUST

Cette femme avec son petit enfant
A la lueur ardente et claire de la forge,
N'est point en vérité pour me déplaire ;
Je vous salue, ma Dame, vous et votre petit garçon !

LE FORGERON

Maintenant, noble seigneur, je vais ferrer
Votre coursier ; permettez, cependant, que je cède à mon habitude :
J'aime ce faisant entonner la chanson
D'un bon vieux forgeron.

(Il chante tout en ferrant)

Gentil petit coursier
J'aime à te ferrer ;
Sois brave et droit
Et reviens-moi !

Porte ton maître,
Sois fidèle à l'étoile,
Dont la lumière
Guide sa route !

Par monts et par vaux,
Que soit rapide ton trot,
Léger comme l'air
Passe ravins et rivières !

Dans ta chevauchée
Porte à chaque foulée
Ton cavalier
Vers le ciel !

Gentil petit coursier,
Te voilà ferré ;
Sois brave et droit
Et reviens-moi !

FAUST

Mon bon forgeron, si le fer à mon cheval
Ne tient pas plus solidement
Que votre sage leçon de morale,
Il n'ira pas bien loin.

LE FORGERON

Je pense, Seigneur, qu'une pieuse bénédiction
A servi plus d'un homme au cours de ses pérégrinations,
Mais que Dieu vous soit miséricordieux
S'il a perdu son pouvoir sur vous !

FAUST

Vos billevesées sur la grâce divine
Sonnent à mes oreilles d'une façon plate et fade.
Voici, prenez le salaire de votre travail,
Et amenez mon coursier, je veux partir.

(Il lui tend une pièce d'or)

LE FORGERON

Vos traits ne manquent pas de bonté,
Vos paroles ne peuvent me tromper ;
Mais vous êtes pâle d'avoir chevauché si durement,
Et vos yeux sont hagards,
Votre âme souffrirait-elle en secret ?
Vous semblez malade ; écoutez,
Restez cette nuit chez moi,
Reposez-vous de votre course épuisante,

Votre cheval en a besoin aussi,
Vous l'avez poussé à bout,
Sur sa croupe la sueur ruisselle,
De ses flancs coule le sang.
Seigneur, entrez chez moi.
Désaltérez-vous d'un gobelet de vin.

(A sa femme)

Lise, va tirer dans notre cave,
Du Gumpoldskirchen, du vieux,
Et mets sur la table les assiettes d'étain luisant
Qui ont servi pour le repas que l'évêque,
Au retour de la chasse,
A pris chez moi avec maints nobles seigneurs,
A cette occasion, il a honoré de sa faveur
Pour l'éternité mon humble demeure.

FAUST

J'accepte le repas du soir
Pour moi et mon bon cheval noir ;
Ensuite, il lui faudra reprendre avec entrain
A travers nuit et brouillard, avec moi, son chemin.

LA FEMME DU FORGERON

Attendez plutôt l'aube,
Pourquoi tant vous presser ?
Sans doute désirez-vous rejoindre votre femme,
Avez-vous à la maison un enfant malade ?

FAUST

Vous ne cessez de m'irriter
Avec vos paroles bien intentionnées !
J'avais un jour un mal blanc à la main droite,
Un maladroït dans un grand élan d'affection
Se précipita sur moi
Pour me serrer dans ses bras ;
Dans son amour, il me broya
La main droite avec tant de tendresse,
Que dans ma douleur, de mon poing gauche,

Je lui ai mis le nez en sang.
Et si vous n'étiez pas là, on ne peut plus
Charitables et souriants devant moi,
Je vous aurais depuis longtemps déjà mis la maison
En flammes au-dessus de vos têtes niaises.

LE FORGERON

Damnation ! malédiction ! que signifie ceci ?
Il pourrait vous en coûter cher !
Seigneur, je vous jetterai là dans ce feu,
Comme un clou plein de rouille !

FAUST

Calmez-vous et venez dîner ;
Je ne veux pas éprouver ma puissance sur vous.
Donnez-moi la main, soyez gais de nouveau.
Forgeron, vous me plaisez mieux
Rayonnant de colère
Que vous vantant de votre évêque.

LE FORGERON

(lui tendant la main)

Ne m'en veuillez pas, noble invité,
La plaisanterie était un peu forte !

Ils se sont assis pour le repas du soir.
L'hôtesse les sert, le visage avenant,
S'excusant pour chaque mets
Du peu de variété de son art culinaire ;
Elle ne s'attendait pas à cet hôte de marque,
Mais espère que le vin de Gumpoldskirchen,
Ce bon vin pourra encore sauver la réputation
D'hospitalité de son mari.
Le docteur prend plaisir au repas ;
La bonne hôtesse lui a dans son joyeux empressement
Présenté des mets d'un goût délicieux,
Et cordialement, elle incite l'invité à manger.
« Elle est d'un bon naturel et c'est pourquoi elle cuisine bien,
Et qu'à sa table la bonne humeur me vient ! »

« Buons à sa santé », dit Faust.

Il brandit le gobelet empli du vin doré et clair

Des montagnes. « Trinquons bon forgeron et vous compagnons,

Et que vive notre hôtesse ! » et les verres de tinter.

« J'en ai fait souvent l'expérience lors de mes voyages »

— Remarque Faust, prenant plaisir à bavarder —

« Le cœur des femmes si plein d'énigmes,

Se révèle toujours au goût de leurs plats.

Femme bonne qui cuisine, prépare rôtis, tisonne,

Et le tout assaisonne du souhait cordial

De voir ses hôtes y trouver plaisir et forces,

Voilà ce qu'il faut pour célébrer un vrai repas ! »

Là-dessus, le chevalier commence à raconter

Nombre d'exploits et d'aventures,

L'âme pleine d'une attention joyeuse, ses hôtes le voient

Combattre les géants et manier le gouvernail dessus les océans ;

Il se vante au souvenir de plus d'une épouvante

Empruntée à sa vie tant et tant agitée,

Et il invente sur-le-champ plus d'une péripétie ;

Les braves gens cependant prennent tout pour argent comptant.

Voyez comme le charmant visage de l'hôtesse rayonne !

Mais par moment l'éclat de sa figure pâlit

Lorsque Faust, dans l'ardeur du récit, brandit son couteau

Et en perce la nappe fine ;

Faust souriant à l'hôtesse résignée, plaisante :

« Déjà au cours de mes voyages je me suis souvent amusé

De l'attachement étrange et presque idolâtre des bonnes maîtresses

Pour leur linge de table, [de maison

Et de les voir atteintes jusqu'au cœur lorsqu'on perce de la sorte

Leur toile blanche ! » Il enfonce la pointe de son couteau

Profondément à travers la nappe fleurie et de l'entaille

Tous voient, pâles de frayeur, couler des gouttes de sang.

« Voyez ma Dame, voyez ici couler votre sang domestique,

Mais ne m'en versez pas trop ! »

Faust ne voulut pas l'effrayer plus longtemps ;

Il efface aussitôt l'apparition sanglante et taquine

Ainsi que la fente dans la nappe blanche ;

La femme est longue à retrouver ses esprits,

Faust, avec ruse, s'évertue maintenant

A la distraire par ses meilleures histoires pour chasser en bavardant

Le souvenir affreux de la tache de sang,

Il s'efforce également de la charmer par ses compliments.
L'air grave, elle les accepte du cavalier étranger ;
Le forgeron, lui, ne s'inquiète de rien, il est trop gai,
Rendu confiant par le vin qu'il a bu, il est persuadé
Que Faust ne débite ses flatteries que pour plaisanter,
Et que si quelque intention se glisse dans ses discours,
Ceux-ci se heurteront à porte close.
Et la boisson le fait se reporter en arrière,
Vers le jour de sa gloire :
Plein de gratitude notre bon forgeron
Est de nouveau tout à la pensée de son évêque.

LE FORGERON

Mon Seigneur, c'est en vain que vous me l'avez interdit,
Me taire ici, serait un péché, il faut que je le dise :
Ce fut la plus belle heure de ma vie,
Lorsque ce jour-là, Monseigneur l'évêque est entré dans ma maison.

Alors Faust sourit, il ne veut pas le contredire,
Mais il pense à une vengeance silencieuse et durable,
Et comme en jouant il commence, sans qu'on le remarque
A graver dans l'étain de l'assiette ces mots :

Dans cette assiette une fois,
Lorsque après les taïauts, par monts et par vaux,
Le bruit de la chasse cessa,
Un pieux évêque se régala ;
Aujourd'hui, c'est Faust qui trouve l'assiette aimable
Lui qui a vendu son âme au diable.

(On frappe au carreau)

FAUST
(sortant)

Il me faut sortir, ce sera mon serviteur,
Il n'ose pas prendre la liberté d'entrer ici.

MÉPHISTOPHÉLÈS
dehors à Faust

Fais vite, fais vite ! Ne laisse pas passer ta chance !
La belle est retournée à la cave

Tandis que tu griffonnais sur l'assiette
Sans remarquer le tendre regard qu'elle t'a jeté à la dérobée.
Pendant ce temps, je vais occuper
Le sot forgeron et ses compagnons ivres,
En leur chantant une chanson grivoise
Pendant un quart d'heure.
Vite, vite ! Déjà la jeune femme
Sent son joli corps s'embraser de plaisir !

FAUST

Tu mens, on ne pourra jamais séduire cette femme,
Elle ne fait pas d'écarts, elle s'en tient à ses serments ;
Je mordrais bien avec jouissance dans ce jeune fruit,
Mais je n'ose pas, elle ne m'a donné aucune prise sur elle.
Le péché est un divertissement, cependant ma fierté ne supporte pas
D'être repoussé par une femme.

MÉPHISTOPHÉLÈS

(entraînant Faust vers la porte de la cave)

Un beau cavalier est un danger pour les femmes de la campagne
Quand il sait tourner ses compliments ;
Car chez ces gens d'un milieu inférieur, les plus beaux attraits
Passent inaperçus, et on les goûte grossièrement.
La jeune hôtesse ne faisait que semblant de boudier,
Et posait son regard sur le beau cavalier étranger
Plus souvent et plus longtemps qu'elle n'aurait dû ;
La pudeur féminine est une prison aux barreaux usés et rouillés.
Fais vite, fais vite, ne laisse pas passer ta chance,
On t'a lancé en cachette un doux regard !
Faust, brûlant de désir, peste contre la fidélité des femmes,
Il balance encore entre le plaisir et la crainte
Quand la bonne hôtesse remonte de la cave
Avec les cruches, et déjà de loin, les brandit toutes pleines
Au-devant de l'invité avec un plaisir malicieux,
Ne se doutant pas de ce que veulent les deux étrangers,
Elle s'adresse au chevalier amicalement, en toute ingénuité :
« Ne vous pressez pas de partir, laissez donc encore une fois
Emplir votre verre »

(désignant Méphistophélès)

« Mais pour l'amour de Dieu, qui est-ce donc là ? »
Demande-t-elle apeurée, et ses joues changent de couleur.
Faust, comme absent, ne répond pas,
Le sang déferle en tempête dans ses veines,
Et son âme enflammée tressaille tout entière
A la vue de cette belle et charmante silhouette.
C'est alors qu'on frappe à la porte, on entend des pleurs d'enfant ;
Hésitante et timide, vêtue de haillons,
Entre dans la pièce une mendiante blême,
Tenant par la main un enfant affamé.
Dans sa détresse amère, la pauvrese supplie
Qu'on lui donne un peu de pain pour elle et son enfant,
Qu'on veuille bien avoir la charité de leur mettre
Un peu de paille dans un coin.
Alors le serviteur de Faust bondit vers lui et le frappe
Brutalement à l'épaule : « Ami, réveille-toi ! »
Il le tourne vers la mendiante et rit si fort
Que toute la maison en est ébranlée.

MÉPHISTOPHÈLÈS

Reconnais-tu encore ta chère petite Annette de l'auberge
O reprends tes facéties d'amoureux :

(singeant Faust)

« Celle aux yeux noirs là-bas
Attire irrésistiblement mon âme,
Son regard rayonne d'un séduisant pouvoir
Et me promet un abîme de volupté ! »
Maintenant, de volupté, plus de trace, ce regard reste vide,
Fontaine de larmes tarie.
« Ce doit être un plaisir infini
Que de presser ses lèvres contre les siennes
Gonflées d'un désir inassouvi,
Pulpe de volupté où la conscience aimerait mourir ! »
Fanées, ces lèvres ne se languissent plus que de pain,
Et mendient un toit pour la nuit.
Tu disais : « Comme ses seins palpitent et frissonnent de crainte
Dans le flux bienheureux du désir ! »
Maintenant ils retombent flasques :
La pauvre a nourri

En même temps que sa propre détresse
L'enfant engendré par toi dans les transports du plaisir,
Tous deux les ont ainsi sucés et vidés.
Veux-tu encore avec ravissement t'enlacer
Autour de ce corps maigre et affamé ? »

(De plus en plus ironique)

« Ah ! comme ses longs cheveux noirs et bouclés
Dans leur impatience ont vaincu toute contrainte,
Et tourbillonnent dans la danse,
Et je pense à des cloches sonnant à toute volée le tocsin du plaisir ! »
Maintenant ses cheveux en désordre pendent inertes
Comme s'ils préféreraient déjà reposer sur la bière.
Sers-toi ! sers-toi ! d'habitude tu ne dédaignes point la bonne chère !
(Et de nouveau résonne son rire sarcastique.)
Faust devient pâle comme la mort, son âme est ébranlée
Par le monstrueux revirement qui vient d'avoir lieu ;
Le remords lui noue puissamment la gorge,
Aucune parole ne sort de sa bouche agitée d'un muet balbutiement.
Longtemps, il demeure ainsi ; mais soudain il reprend ses esprits,
D'un geste brusque, il tend à la mendiante
Une bourse d'or, en détournant son regard.
Elle, éclate en sanglots bruyants,
Lui montre son enfant d'un geste terrible
Elle jette la bourse à terre, les pièces tintent.
« Tu dois me conduire aujourd'hui même à l'autel ! »
S'écrie-t-elle égarée de douleur et s'arrachant les cheveux.
Faust alors se précipite au-dehors, enfourche son cheval
Qui, avec la rapidité de la tempête l'emporte loin de là ;
Tandis que, son enfant dans les bras, la mendiante s'élance derrière
Criant et appelant : « Faust ! Faust ! » [lui
Bientôt, elle l'a perdu dans la nuit profonde ;
Mais lui, malgré sa fuite éperdue,
Ne peut chasser de son oreille l'appel angoissé,
Partout, l'image de la mendiante lui apparaît,
Et le destin l'entraîne, malgré l'angoisse de son âme,
Toujours plus bas dans le péché.

LA PROCESSION NOCTURNE

De lourds et sombres nuages sont suspendus dans le ciel
Attentifs déjà aux bruits qui montent de la forêt.
Nuit profonde ; un souffle de printemps passe inquiet et doux,
Sur les bois, bruissement chaud et animé,
La brise, enivrée du parfum des fleurs, faiblit puis se gonfle ;
On entend ruisseler toutes les sources de vie.
O rossignol, toi qui m'es cher, lance ton appel et chante !
Que ta mélodie voluptueuse pénètre chaque feuille !
Les silhouettes passagères du printemps, même la nuit,
Tu veux les garder éveillées à l'amour et au désir,
Afin que tout au long de ces heures délicieuses,
Elles ne perdent rien du bonheur dans leur sommeil bercé de rêves. —
Faust, cependant, poursuit sa chevauchée nocturne,
Et son humeur maussade et sombre l'empêche d'entendre
Les voix mouvantes et merveilleuses du printemps.
Il laisse maintenant son cheval aller au pas
Le long du chemin qui borde les bois où règne la fraîcheur.
Seules des lucioles luisent de ci, de là,
Eclairant parfois faiblement le sentier
Où rarement tombe quelque rayon perdu et venu des étoiles.
Plus le chemin s'enfonce dans les bois,
Plus le silence est grand, et plus se perdent au loin les échos
De la course des ruisseaux, du chant des rossignols,
Et le vent touche les rameaux toujours plus mollement.
Mais quelle est donc là-bas cette clarté qui pénètre la forêt,
Empourprant, embrasant les buissons et le ciel ?
Quels sont ces accents si doux et si solennels
Qui semblent vouloir effacer toute douleur terrestre ?
Un chant lointain, plein de mystère et de nostalgie,
Emplit l'air immobile d'une douceur bouleversante.
Comme le croyant en pleurs et en prières, agenouillé
Près du tombeau de ceux qui lui furent chers

Entend tout bas les chants d'outre-tombe
Des Bienheureux se mêler à la suave espérance
De ses rêves douloureux, ainsi, ces échos mélodieux
Passent comme un souffle parmi les arbres attentifs.
Faust arrête son cheval, le regard tendu, l'oreille dressée
Pour savoir si cette mélodie et cette vive clarté
Ne vont pas s'effacer comme l'illusion d'un songe.
Mais non ! voici que s'avance un cortège solennel.
Pris d'inquiétude Faust recule avec son cheval
A l'écart du chemin, à l'ombre des grands chênes.
Le cortège qui maintenant arrive,
L'oblige irrésistiblement à s'écarter davantage.
Deux par deux, et portant des flambeaux, avancent
En groupes des enfants vêtus de blanc
Pour célébrer la nuit de la Saint-Jean ;
Ils tiennent dans leurs mains frêles des couronnes de fleurs ;
Puis, viennent, cachées sous leurs voiles monastiques et austères,
Les vierges qui ont renoncé aux douces joies de la terre ;
Enfin, portant des croix, des vieillards en ordre parfait
S'avancent dans leurs sombres robes de prêtres,
Ils courbent la tête, leurs barbes et leurs chevelures
Déjà sont givrées par l'aube de l'éternité.
Ils marchent en chantant par les chemins de la forêt.
Ecoutez ! les claires voix d'enfants chantent
Les pressentiments de la vie qui s'harmonisent
Avec ceux, plus graves, de la mort,
Que font entendre les voix des vieillards !
Ecoute Faust ! comme la mort sévère et la vie sereine
S'abîment en Dieu et se confondent ici avec beauté !
Dans sa prison de sombre feuillage, Faust, le regard fixe,
Envie, plein d'amertume, les croyants pour leur félicité.
Lorsqu'ils sont passés, et que la dernière note
De plus en plus lointaine et faible s'est évanouie,
Et qu'à la dernière lueur du dernier flambeau
Une fois encore, la forêt s'illumine d'une clarté magique
Qui passe en tremblant dans le feuillage,
Quand Faust se retrouve seul dans les ténèbres,
Farouchement, il serre son cheval fidèle,
Et, pressant son visage dans la crinière,
Il se met à répandre des larmes brûlantes,
Les plus amères qu'il ait jamais versées.

LE LAC

Dans une solitude désolée, un lac étend ses eaux silencieuses
Au pied des murailles séculaires d'un monastère ;
Sur ses rives, les joncs et les saules murmurent en secret,
Des fleurs aquatiques s'y balancent doucement.
La lune resplendit et ses rayons, en un doux frémissement,
Jouent avec grâce à la surface du lac profond,
Les âmes enfantines tombées du ciel dans leur pure lumière
Jouent ainsi et tremblent avec grâce
Au-dessus des secrets de la vie et des souffrances
Qu'elle recèle mais que les âmes ne pressentent pas.
Faust passe sur la rive avec son compagnon
Qui aujourd'hui, subrepticement, a orienté la promenade du soir
Vers le lac et vers ce monastère.
Les voilà qui s'arrêtent et, longuement restent muets.
La nuit, elle aussi, est plongée dans un grave silence,
On l'entend quand doucement dans le jardin du monastère
Une feuille précocement fanée se détache des rameaux,
Ou quand, sur le lac, une brise s'éveille à peine.
Des sons étranges s'échappent parfois des roseaux
Et rompent alors le silence.
Les oiseaux là-bas parlent en rêve de leur migration
Et, pleins de nostalgie, meuvent leurs ailes.
Fixant le lac, Faust s'est abîmé dans un profond mutisme
Et regrette d'être né ici-bas.

MÉPHISTOPHÈLÈS

Regarde ces murailles, ce sont pour toi de vieilles connaissances,
C'est à leurs pieds que ton chant langoureux a retenti,

Ce chant qui enflamma la belle nonne,
Tu es passé dessus jadis de toute ton ardeur.
Là-bas s'élève l'arbre où vous étiez assis pleins de volupté,
Et où, dans une douce ivresse, vous avez tout oublié,
C'est l'arbre dont le bruissement couvrait celui de vos baisers,
Quand des oreilles vous épiaient cette nuit-là.
Regarde la lune, car c'est la même encore,
Comme en ce moment, elle était alors pleine et haute dans le ciel,
A la seule différence qu'elle se leva jadis sur votre ardent désir
Et aujourd'hui, sur votre désespoir.
La lune qui rayonne avec tant d'éclat à tes yeux,
Pénètre comme un reproche dans la cellule de la nonne.

FAUST

Tu me fais horreur et je te hais ;
De plus en plus, ta présence me pèse.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ta haine, je ne m'en soucie guère,
Sans moi, tu ne peux rien faire ;
Pour toi, je suis plein d'attraits,
Car ton âme malade a besoin,
Pour qu'un soupir ne l'anéantisse pas,
D'être réconfortée par mon mordant acide.

Ainsi parla le guide démoniaque ;
Soudain, il bondit dans le lac qui l'engloutit.
Un court instant plus tard, le voici qui en surgit,
Et ce qu'il a recherché au fond du lac,
Sa main le brandit sous les yeux de Faust :
« Voici de cette époque, encore une trouvaille »
Et, dans une clarté terrible, luisent en ruisselant au clair de lune
Les ossements d'un enfant.

MARIA

Ainsi que des cloches d'argent font retentir leur son pur et clair
Le jour de la fête de Marie,
Par la ville, la campagne et les paisibles pentes boisées,
Porté au loin par le doux vent d'ouest,
Ainsi la Renommée claire et pure parvenait jusqu'aux pays lointains
Et embrasait tous les cœurs de son harmonie,
Lorsqu'elle citait Maria, fille du roi,
Aube de vertu et de beauté.

C'est en vain que plus d'un cœur de poète s'enflammait
Pour décrire dans des chants enthousiastes
La gracieuse abondance des charmes virginaux
Auréolant le beau corps de Maria ;
C'est en vain que les accords maladroits et misérables du poète
Louent la puissance d'un regard qui, à l'ombre des cils,
Plonge le cœur dans une douce solitude,
Et fait oublier l'univers tout alentour ;
Comme ces lèvres de roses s'épanouissent
Et versent dans chaque parole une suave chanson,
De même le printemps fait jaillir de la douce fraîcheur des roses
Ses chants ensorcelants sur la flûte du rossignol ;
L'ardeur de la jeunesse dans un souffle suave
Comme un rêve de roses repose sur ses joues,
Lointain reflet de l'aube
Qui jadis illumina de ses rayons les bois du Paradis !
Elle est si belle, la plus belle des vierges,
Qu'on ne peut la contempler sans douleur,
Car en tremblant notre cœur se dit avec une terreur angoissée :
« La Mort elle-même, la froide mort, se languira de toi. »
Univers, exulte encore à sa vue
Aussi longtemps que dure ce charme fugitif !
Airs, enivrez-vous de son souffle !
Fleurs comblées, exhalez vos parfums !
O accourrez du plus profond des cieux,
Venez rayons dorés des étoiles,
Et sur elle, faites ruisseler vos baisers,
Jamais vous ne retrouverez une vierge aussi pleine de grâces.

LE PEINTRE

Sur la hauteur, la villa royale se dressait solitaire,
Et, de la falaise escarpée, surplombait la mer.
Les bois de cyprès et les forêts d'orangers
Qui s'étendent vers l'intérieur du pays et protègent la demeure de
Eveillent souvent en secret la nostalgie du marin, [leurs ombrages,
Quand d'aventure il navigue sur ces flots désolés. —
Un air lourd pèse sur la terre et la mer,
Pas un frémissement de feuilles, pas un clapotis de vagues ;
Cependant, vers le soir, de noirs nuages s'amoncellent ;
La tempête se lève et creuse les flots.
A la croisée ouverte de la résidence
Maria se penche, elle contemple la mer.
Elle regarde mourir les dernières braises du couchant,
Elle abandonne sa blonde chevelure aux vents
Qui entraînent dans un joyeux tourbillon les boucles captives,
Et son âme a de rêveuses pensées.
Faust, en silence, ivre de délices,
Esquisse le portrait de la gracieuse fille de roi.
Il est passé maître dans l'art des couleurs,
Sa renommée et ses efforts lui ont acquis la faveur
De peindre pour le roi le portrait de Maria,
Avant que ne s'éteigne cette aube de beauté rayonnante.
Il s'est élevé ici à la plus grande faveur
Qu'un peintre, aussi hardi fût-il, ait jamais obtenue :
Rester face à Maria des heures entières !
Pour saisir ses traits admirables,
Et laisser sombrer son âme en toute liberté
Jusqu'au plus profond de la beauté ! —

Quel beau tableau ! Ces charmes indicibles
Que la fenêtre cintrée entoure de son cadre aérien,
La mer déchaînée, les nuées de l'orage,
Sont le fond sombre où se détache la lumineuse silhouette.
Faust ne cherchait qu'une joyeuse aventure,
Mais de la voir ainsi, il a le cœur blessé mortellement.
Il a possédé plus d'une femme qu'ensuite il a raillé,
Mais ici, il lui faut prendre conscience douloureusement
Qu'aucune force terrestre ne peut résister
A la gracieuse puissance de la vraie beauté féminine.
Quel beau tableau ! Que de douceur et de charme dans ce visage
Qui contraste avec les sombres flots ;
Ha ! comme les vagues en révolte se gonflent
Dans leur ivresse autour de sa gorge blanche et chaude,
Et montent toujours plus haut le long de sa nuque,
Pour l'entraîner dans leur ronde sauvage !
Sa chevelure dorée ondoie devant les noirs nuages,
Les éclairs jaillissent des ténèbres de l'orage,
Et voltigent autour de la silhouette divine,
Pour lui tresser un diadème de rayons.
Plus Faust voit ses couleurs donner au portrait
La chaleur merveilleuse de la vie,
Plus il sent son cœur subjugué par le désir
D'en étreindre avec ravissement le modèle exquis.
Cependant, son désir a beau s'enflammer de passion,
Le respect le tient fermement dans les limites de la réserve.
O beauté féminine ! on peut chanter tes louanges
En mélodies inépuisables,
Mais ce que tu as de plus beau, c'est qu'auprès de toi,
Même le cœur le plus impétueux du pécheur se met à battre avec
Et une obscure douleur s'empare de lui, [plus de douceur,
Issue du temps d'une innocence depuis longtemps perdue.
Si le cœur du pécheur peut brûler de désir
Lorsqu'il jette ses regards sur la plénitude de tes charmes,
Il voit aussi en toi l'Eternité et ta vue,
Céleste précipice, l'emplit de crainte et de frayeur !

L'AVERTISSEMENT

Le duc Hubert, à cheval, traverse une forêt, il se rend à la villa.

MÉPHISTOPHÉLÈS

(à cheval, va à sa rencontre)

Vous chevauchez bien lentement et semblez fort à l'aise.
Rien ne peut accélérer votre trot,
Ni cocuage, ni nuit d'orage,
Ni l'eau sur la peau, ni railleries de badauds !

LE DUC

Qui donc es-tu, affreux impertinent,
Avec cette face diabolique ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Je suis ce que dit ma figure.
Que messire me regarde bien en face,
Dut-il en éprouver quelque horreur,
Vous n'êtes pas prêt de revoir tête aussi belle.
Contemplez cette ride à mon front,
Oui, celle-là, sinistre, profonde et froide,
Tout en travers du front, d'un œil à l'autre.
Il vint une fois un mathématicien,
Un chevalier subtil des signes plus et moins,
Et le rusé gaillard gravement me fixa,
Et dénomma le trait que dessine cette ride
Le signe moins de tout le bien,

Et le contraire du signe plus de la croix,
Il voulait dire par là le salut des chrétiens.
Mais mon noble seigneur, il faut vous hâter ;
Tandis que vous étudiez mon visage,
Un autre étudie de bien près
Les traits de votre belle fiancée.
Poursuivez votre route avant qu'elle ne perde sa couronne virginale

(Il part au galop)

LE DUC

Tu mens, tu mens, c'est impossible !
Maria est fidèle et pure.
Mais il mourra, l'insolent que je prendrai
A s'approcher de ma fiancée !

LE MEURTRE

*La villa royale. La princesse Maria, sa suivante, Faust, plus tard
le duc Hubert*

FAUST

Le portrait est achevé, et je crois
Etre parvenu de façon satisfaisante
A retenir captifs les traits gracieux
Que mes regards vous ont dérobés en silence ;

(contemplant le portrait)

Et comme cette douce et belle image
Repose sur un fond de mer en furie,
Elle repose à jamais lumineuse et charitable
Sur les flots en furie de mon cœur.

LA PRINCESSE

Il peut arriver qu'après bien des années
L'artiste retrouve le souvenir fidèle
Des traits que jadis il a peints
De toute son âme

LA CAMÉRISTE

Gracieuse Maîtresse,
La récompense du peintre
Qui traits pour traits aura reproduit votre beauté
Avec tant de vie et de vérité, ce sera justement
Que votre image, sans même qu'il le veuille,
Subsiste dans sa mémoire.

FAUST

En cet instant, je vois dans une clarté de flammes
Tout l'échec de ma destinée.
Ce que je n'ai jamais connu jusqu'ici
Me terrasse de toute sa puissance.
O gracieuse fille de roi,
Jetez un sourire de compassion sur ma douleur,
Moi qui me tiens vaincu devant vous
Dans mon amer dénuement ;
Si vous rejetez mon cœur plein d'ardeur,
Je n'aurais même pas la maigre consolation
De m'éloigner de votre vue bien-aimée
En souffrant fièrement
Et en renonçant à vous
Sur mon chemin plein d'affliction, de vous avoir au moins
Sacrifié toute la félicité de mon âme
En la laissant au seuil de votre demeure.
Je l'ai déjà perdue,
Et cela oppresse mon cœur.
Mais quand je vous contemple une nouvelle fois,
L'enfer auquel mon serment m'a voué
Perd sur moi d'un seul coup son empire,
Une espérance miraculeuse m'inonde de ses rayons.
Ah non, je ne peux, ni ne veux renoncer à vous,
Je veux encore une fois me mesurer avec le ciel !

LA PRINCESSE

Laissez-moi, votre désir impétueux
M'emplit d'une angoisse étrange,
Je ne peux comprendre vos obscures paroles,
Mais vous portez au front le signe d'une telle affliction
Qu'elle fait naître en moi une profonde compassion,
Adieu ! Plus jamais je ne veux vous revoir !

FAUST

(tombant à genoux)

Hélas, rien qu'un mot murmuré, rien qu'un souffle, un regard,
Ne serait-ce qu'un mensonge dicté par la pitié
Me disant que tu m'aimes, cela me suffirait
Pour transformer à jamais mon destin.

Qu'importe ensuite si l'océan des tourments infernaux
M'entoure de ses vagues bruissantes,
Je n'y sombrerai pas,
Ton doux geste d'amour fera surgir pour moi
Une île d'éternelle verdure,
Et l'enfer, de désespoir, sera contraint de reculer ;
Les souvenirs de ma vie dissolue ternie par le péché,
Viendront en vain battre le rivage sacré de mon amour,
Si je te conquiers, je suis sauvé !

LE DUC HUBERT
entrant précipitamment

Que ton impertinence t'étouffe !
Péris donc, péris, impudent fils d'esclave !
Tu as osé lever les yeux sur la fille d'un roi, la fiancée d'un prince ?
Galant d'une audace inouïe, tu oses tendre vers elle
Tes bras de roturier du fond de ton bournier ?

(s'adressant à la princesse)

Même si je le fais mourir à tes pieds,
Ses viles prétentions t'auront couverte d'opprobre :
Son soupir d'amour
Est un souffle empoisonné que le marais exhale.
Son regard insolent qui languit pour tes charmes
N'est qu'un infâme feu follet aspirant aux étoiles.
Elle est souillée, déshonorée,
Ton image que, dans sa folie, son cerveau a nourrie
Et qui dans ses rêves exauce peut-être en riant son désir,
Et se roule avec lui, la nuit sur sa couche !
Si je pouvais, ma douce fiancée, étrangler ton image au fond de lui
Avant que mon épée ne le mette en pièces !
Ah non, je ne dois pas souiller sur ce laquais mon glaive princier
Par un office aussi bas et digne d'un spadassin.

Faust, debout, fait face au prince, il se tait,
Sous le souffle furieux de l'outrage
Tout son sang bouillonnant lui monte au visage ;
Et sur son front, au milieu des boucles noires, telle une menace de
[mort,

La veine de la colère se gonfle à éclater,
Pareille au serpent qui menace du fond d'un buisson obscur.
Sauvage et fier, il secoue son chef plein de courroux,
Il grince des dents, son souffle se fait bruyant,
Ses yeux, dans une ardente soif de vengeance,
Jettent des éclairs de glace sur le prince orgueilleux.
Il brandit son épée, en frappe un coup terrible,
Et plus jamais le cadavre du prince ne pourra l'insulter.
Maria gît sur le sol blême et sans mouvement,
D'épouvante, son pouls et sa respiration se sont arrêtés.
La suivante s'est enfuie ; la violente ardeur du prince
A été noyée dans son sang.
Désormais c'est le silence qui règne
Dans la vaste salle où la colère a fait rage !
Faust est debout, le regard sombre, il fixe le cadavre.
Dehors, la tempête s'élève en mugissant,
La forêt bruit, la girouette grince
Et les flots de la mer se ruent sur les écueils ;
A la fenêtre, passent à tire-d'ailes avec des cris perçants
Les mouettes, et la foudre tombe à coups redoublés :
Mais, Faust, pour toi, le plus terrifiant,
C'est ce mort dans son profond silence.

MÉPHISTOPHÉLÈS

(se dressant soudain derrière Faust)

Il me semble encore t'entendre dire dans la forêt :
« Cet amour, moi je ne l'ai jamais connu,
Jamais mon cœur ne s'est embrasé pour une femme ici-bas » ;
Mais voici que maintenant tu as tué un homme pour cela.
Mais tu n'es pas pour autant devenu infidèle
A cet « amour de la Vérité qui faisait ton tourment » ?
Et même si tu l'étais devenu et si un misérable meurtre
Avait suffi à refroidir ton amour pour la Vérité,
Celle-ci cependant, n'acceptera jamais de te perdre ;
Car ce n'est pas en vain que dans ta nostalgie tu l'as conjurée ;
Et même si tu voulais précipitamment lui fausser compagnie,
Elle te poursuivrait, il faut bien t'y attendre.
D'anciennes amours que l'on a méprisées se font parfois pressantes
Mon cher ami, et bien pesantes !
La Vérité, elle est debout près de ce cadavre et te regarde

En face : sois un homme, ne tremble pas,
Soulève avec audace son voile tout arrosé de sang,
Et ses lèvres en murmurant te confieront
Que celui qui se lie par un pacte à l'enfer
N'apporte que malédiction aux êtres qu'il aime.

FAUST

Hélas ! je n'ai apporté à Maria que malédiction,
Puisse-t-elle seulement revenir à la vie !

MÉPHISTOPHÉLÈS

On verra bien mais je ne tiens pas à être témoin
De son retour à la vie.
On s'ennuie ici, ami, viens donc
Avant que ton brillant courage ne se rouille dans ce sang.
Le joie que ces lieux pouvait t'offrir,
Tu l'as, je pense, suffisamment goûtée.

FAUST

Viens, viens vite, Maria sera forcée de me haïr ;
Mais je ne peux abandonner son portrait.

*(Les serviteurs de la maison cognent à la porte que Méphisto-
phélès a fermé à clé)*

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ce portrait, tu ne l'auras plus jamais, en vérité !
Plutôt arracher moi-même du maître-autel une image de Marie
Dix fois bénie et miraculeusement douce et pleine de grâces,
Et te la donner de ma propre main,
Que de te voir dans ta folie
Avec ce portrait sur les bras.

FAUST

Me voici devant toi, je suis ton œuvre, je suis aussi un meurtrier,
Déjà ma fin approche ; cependant,
Le souffle moribond du bien me dit encore au fond de moi :
Garde près de toi ce céleste visage !

Et Faust s'empare du tableau dans une ardente précipitation.
Le Diable, lui, l'a attrapé par l'autre bout,
Ils luttent, tirant chacun de leur côté,
Et se querellent à grands bruits, jusqu'au moment où le diable l'ar-
Et, poussant des ricanements sauvages, [rache
Le jette par la fenêtre et le fait tomber à la mer.
A la porte, les serviteurs frappent à coups redoublés,
Ils la forcent et furieusement font irruption.
Pétrifiée d'horreur, la garde du roi aperçoit
Le prince étendu ainsi que sa fiancée.
Les serviteurs se précipitent sur les étrangers pour se saisir d'eux ;
Ceux-ci, tranquilles et impassibles, narguent
La pointe menaçante des hallebardes dirigées contre eux ;
Le Malin fait, pour un bref instant,
Jaillir des éclairs de l'enfer sur son visage sombre,
Et les trabans reculent en blêmissant.
Les voici maintenant qui suivent du regard, ahuris et vaincus,
Les étrangers qui s'éloignent promptement et disparaissent dans la
[forêt.

LA PROMENADE VESPÉRALE

Plongés dans le silence, les prés sommeillent sur les versants des
Les fleurs renferment en leur sein la rosée [Alpes,
Et se réjouissent en silence de leur sort printanier ;
Les oiseaux muets songent à ce qu'ils vont chanter.
On entend au loin dans la vallée le murmure léger d'une fontaine
Comme si la montagne rêvait d'une source ;
Les lueurs du couchant font rougeoyer comme pourpre
La forêt perdue dans des délices ineffables.
Empli de joyeuses pensées, le troupeau d'agneaux
Semble oublier maintenant l'herbe fraîche des Alpes ;
Le lumineux cortège des nuages s'arrête et regarde
En bas, la terre dans sa beauté printanière.
Parfois seulement, les arbres inclinent
Leur silhouette fleurie dans un murmure de félicité,
Un souffle de brise se lève et rompt le silence
Comme un soupir de volupté qu'on ne peut contenir. —
Faust cependant ne se réjouit pas de ce printemps que Dieu lui
Il erre parmi les rochers, les prés et les bois, [donne,
Proscrit par la nature et seul
Avec l'amer souvenir de son meurtre.
La Nature, l'amie de naguère, lui est devenue étrangère ;
Elle s'est détournée de lui, elle s'est fermée à lui ;
Toutes les fleurs le repoussent avec froideur,
Chacune lui disant : tu ne dois pas tuer.
La fraîche forêt, les vertes prairies aux agneaux,
Les montagnes où règne la paix,
Et au-dessus de tout, le rougeoiement clair et joyeux des nuages,
Tout cela blesse son cœur malade.

Mais le plus lourd tourment pour son âme, c'est le ruisseau
Tout en bas dans la vallée qui l'éveille.
La voix doucement plaintive de l'eau lui semble
Être son innocence pleurant dans le lointain ;
Mais l'homme est trop fier pour reconnaître
Facilement que ces maux sont ceux de son propre cœur.
Il laisse aller à la ronde ses sombres regards lourds de colère,
Et se met à exhaler toute la rancune qu'il voue à la nature.
De même que des enfants timides prêtent grande attention
Aux contes de toutes sortes qui coulent des lèvres de leur père,
De même vous, rochers, nuages, fleurs et arbres,
Vous écoutez avec joie, en votre rêve enfantin,
Le conte que Dieu vous narre sur son amour,
Tandis que la Mort vous frappe de sa faux coupante.
Et moi, pourquoi suis-je encore assez fou pour laisser ronger mon
Par le remords d'avoir tué cet homme ? [cœur
Le meurtre n'est-il pas depuis toujours la loi de l'univers ?
La mort existerait-elle sans meurtrier ?
Que ce soit le fer de l'ennemi qui me transperce le cœur,
Ou la violence de la nature qui brise mon corps,
Ou, aux derniers jours de ma vie, la fatigue
Qui me conduise à une sorte de suicide
En rendant mon corps devenu infidèle à lui-même
Incapable de se mouvoir pour ses propres besoins ;
De quelque manière que la vie se soit enfuie de mon cœur,
C'est tout un, de toute façon, je suis victime d'un meurtre.
Mais me voilà de nouveau saisi d'un cruel tourment,
Comme si l'être humain était seul capable de meurtre.

MÉPHISTOPHÉLÈS

(apparaissant derrière les arbres)

Mais oui, cela est vrai, il n'est de meurtrier
Que l'homme, et à la vérité chaque homme en est un ;
Car vois autour de toi, où en trouves-tu
Qui soit si pieux et d'une pureté assez extravagante
Pour ne haïr personne sur cette vaste terre ?
Il hait, même s'il ne le fait pas comprendre
Clairement à son propre ennemi
En toute liberté par des gestes meurtriers,
Le vœu que voilà, n'en est pas moins en germe dans son cœur :

Oh ! si seulement cet ennemi dégageait mon chemin !
C'est dans le cœur, tu peux m'en croire
Que le meurtre a établi ses quartiers ;
Et s'il ose s'aventurer
Hors de la vallée ombreuse et secrète
De l'envie dont les pensées douces mais interdites
S'enroulent en chuchotant autour de votre cœur,
Si ce désir de meurtre a le courage de sortir et de faire le voyage
De la poitrine vers le poing et le fer,
C'est la fureur seule qui le conduit
A la lumière ; mais il ne venait pas pour autant de naître.
Car mon ami, ce qui te monte ainsi à la tête,
Ce qui te brûle et te torture si fort,
N'est rien d'autre que l'erreur que toi seul tu as faite,
En te fixant le menu de tes plaisirs !
Tu devrais te servir de ta conscience morale
Pour épicer tes jouissances,
Tu as seulement abusé de ces épices,
Et c'est pourquoi tu te trouves maintenant tout anxieux et stupide.

FAUST

Je voudrais bien te croire,
Mais le vent souffle et emporte tes paroles,
Les arbres interviennent
En hochant leur chef : non ! oh non !
Le vent m'apporte de tout autres paroles
Prises en bas au ruisseau,
J'entends une plainte douce et lointaine,
Et je voudrais pleurer comme un enfant !
Si seulement j'étais un des agneaux de ce troupeau !
Ou ce nuage si lumineux et si clair !
Si seulement j'étais un arbre, un brin d'herbe, une pierre !
Et, comme eux tous, pur, oui pur ! —
O nuage là-bas qui descends,
Je bénis ton jeu mouvant
Pour la consolation qu'il a mise en mon cœur
Si plein de joyeuse espérance, si lourd de nostalgie :
Nuage, toi tu me révéles mon destin
De façon peut-être prophétique ;
D'abord tu as fleuri, clair et pur,

Inondé des rayons du soleil ; —
Puis tu t'assombris
Et la lumière du soleil englouti t'abandonne à ta solitude ; —
Maintenant voici que se dissout et s'évanouit
Ton image balayée par la brise du soir !
Ma seule consolation, c'est l'espoir
Qu'un jour dans cette même brise,
Mon âme aussi s'évanouira
Comme un rêve ténébreux de la nature.
En bas, les sombres profondeurs me font signe,
Peut-être y dormirais-je paisiblement,
Sans y être atteint par celui qui me presse
En une poursuite toujours plus angoissante.
C'en est fait de la paix de mon âme,
Je ne peux plus échapper au remords ;
Si je m'enferme dans ma chambre,
Je sens ses griffes dans mon cœur ;
Si je fuis au-dehors vers ces chênes,
Je le vois qui se glisse vers moi et me guette.
Les arbres, au regard froid et plein de châtiments
M'entourent et me défient comme s'ils étaient mes juges.
Le printemps a fait son apparition dans la campagne
Pour répandre à profusion
Sur les montagnes et les vallées, les abondantes joies de la vie,
Mais à moi il n'a offert que regards étrangers et défaits,
Je suis le seul que le printemps repousse ;
Tandis que chaque jour il fait jaillir
De nouveaux surgeons du sommeil hivernal,
Lentement pour le meurtrier que je suis, il énumère
Amère torture, l'une après l'autre
Les douces et belles joies de la terre
Dont j'ai privé celui que j'ai abattu,
Et chaque fleur me frappe à la tête.
Je te maudis, toi qui m'entraîna
Dans ces affreuses ténèbres,
Et me fit sortir du temple de l'innocence !

MÉPHISTOPHÉLÈS

Que voici un gai délire !
Maudire le Diable, cela peut-il se changer

En prières aux oreilles de Dieu ?
Mais moi, je pense qu'il est trop tard.
Je vois ici un fou souffrir
Parce que des fleurs lui font des grimaces ;
Et, parce que, dans la vallée l'eau fait du bruit,
Cet homme sensible commence à s'exalter.
Mais c'est choisir la voie la plus lâche
Que d'aspirer à l'anéantissement.
Le nuage doit-il, tel un flatteur, te laisser imaginer
Que tu pourrais ne pas payer ton écot ?
Pourquoi toujours rester bouche bée, le regard constamment tourné
Au lieu de te ressaisir au-dedans de toi-même ? [vers le dehors,
Que peut bien t'importer la nature
Et ses créatures printanières ?
Est-ce encore un homme, le fou
Qu'une fleur peut blesser ?

(Avec ironie)

Tu connais la manière de ces domestiques
Qui te saluent servilement
Et te rendent une pléthore d'hommages,
Aussi longtemps que tu es sur un pied d'amitié
Avec leur maître ; fais un affront à ce dernier,
Et c'en est fait, ils ne te saluent plus ;
Il leur faut servir celui qui les commande
Et les voilà qui t'abordent avec arrogance ;
N'accorde donc pas d'importance
Aux mimiques hostiles de la valetaille du printemps. —

(Cordial)

Mais cela n'est qu'une plaisanterie, que la Nature
Te semble aimable et bienveillante,
Ou hostile et pleine de ressentiments, c'est toi
Qui de manière trompeuse, y introduit ces deux impressions.

(Il sort une cruche)

Fais-moi raison en buvant à cette cruche,
Je viens de l'emplir à Tokai
De plaisirs et de douces fureurs ;
Ton esprit a bien besoin d'un nouvel essor.

FAUST
(*buvant*)

Le vin est bon ; il donne à la moelle
De mes os fraîcheur et force.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Au cours de jours sans joie, l'homme s'adressa
Comme nous le rapporte plus d'une légende,
A Mahomet, au Christ et à Zoroastre
Afin de leur demander un emplâtre miraculeux
Pour soigner ses vieilles misères terrestres,
Le doute et la mort amère.
Mais plus que prophète et Messie,
Ce fut la grâce d'un doux hasard qui lui vint en aide,
En enseignant à son angoisse
Comment tirer de la grappe un suave oubli.

FAUST

Ce noble vin est d'un goût exquis !
Allons, verse-m'en encore !
Il m'a éclairé l'esprit,
Il m'a fait redevenir moi-même.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ce vin a déjà libéré plus d'un homme
Que d'anciennes chimères tenaient en laisse.
Souvent au gai choc des verres,
Le Christ dut déguerpir de ces lieux ;
C'est la raison pour laquelle, au pays du midi,
Un vin est surnommé Lacryma Christi.
Ami ! ton cœur a besoin d'un nouvel essor.
Prends ceci et bois, c'est mon sang !

(*Plaisantant*)

Viens, Faustulus, nous allons chanter
Et nous venger de tes ennemis ;
Nous allons forcer ces montagnes
A rompre leur pieux silence,

A reprendre en chœur notre chanson,
Et à faire retentir nos mélodies.

(Il pousse en direction des montagnes des cris d'allégresse)

Essaie donc à ton tour de lancer
Vers ces montagnes un blasphème audacieux.

FAUST

(lance un appel vers les montagnes tout en brandissant sa cruche)

Je me suis voué au Diable,
C'est le Diable que j'aime, vive le Diable !

MÉPHISTOPHÉLÈS

(plaisantant)

Entends-tu là-bas, nous renvoyant nos cris,
Echo, cette vieille catin des rochers ?
Elle laisse aussi bien Dieu que le Diable lui faire la cour,
Et sert chacun d'un même serment d'amour,
Et quoi que tu lui cries à tue-tête,
Elle te le répète en t'approuvant.

(Avec amertume)

Mais ce sont toujours ces farces vaines
Et ces comparaisons qui honteusement nous paralysent ;
La nature nous est fermée, elle n'existe que pour elle-même
Et n'a rien à faire avec toi ;
Et si pour toi elle fait retentir un écho,
Ce n'est que ta propre parole qu'elle te renvoie en protestant.

FAUST

Et pourtant, plus d'une fois avec ses nippes vertes,
Elle a mis mon cœur dans le tourment.
Mais maintenant je sens croître la force en moi
Qui me délivrera d'une telle atteinte,
Mon âme s'endurcit et continuera de s'endurcir,
Déjà, je n'éprouve plus aucun remords de mes actes.

L'ADIEU

Un cimetière, nuit de lune

FAUST

(sur la tombe de sa mère)

Avant que l'océan dont j'ai la nostalgie
Ne m'entoure de son deuil infini,
Avant que la morne armée des nuages
Ne fasse tomber sa pluie sur moi,
Avant que le souffle des tempêtes ne m'environne,
Je veux revoir pour la dernière fois
La vallée où je suis né,
Et ta tombe, ô ma mère !
La mort, hélas ! t'a emportée de façon si prématurée !
Sans quoi je n'en serais
Sans doute pas là.
Ton fidèle amour
N'a laissé aucune trace,
Il a disparu dans une nuit profonde.
Grande est la puissance de la mort
Qui est capable d'arracher
Une mère à son enfant.
La promesse joyeuse
De retrouvailles éternelles
S'est évanouie comme un fable
Quand je t'ai vue t'éteindre !
Quand ils ont cloué ton cercueil,
Et t'ont portée en terre,

Toi tu avais alors fini de souffrir.
Mais au fond de mon cœur,
J'avais l'impression qu'ils coupaient les racines
De ma jeune existence ! —
Lorsque ton bras si doux
M'entourait jadis de ton amour,
Quand ton regard plein de chaleur
Se posait sur moi
Et me bénissait avec joie,
Sans doute faisais-tu alors pour ton enfant des rêves
Pleins d'espoir et qui te réjouissaient l'âme !
Le vent printanier jadis
Ne soufflait-il pas à travers ces arbres ?
Mais sous les rayons lunaires,
Le buisson autrefois si verdoyant,
Touché par le vent froid de l'automne,
Se dresse maintenant sec et dénudé ;
Ainsi tous les espoirs se sont flétris,
Que toi, ma mère, tu nourrissais pour ton enfant. —
Tandis qu'ici, au fond du silence de la terre
Tu devenais poussière,
Le mal a embrasé
Mon être, je suis devenu sa proie ! —
Tes nuits sans sommeil,
Tes jours pleins de peines,
Tes larmes innombrables
Et tes pieuses leçons,
O ma mère, les douleurs,
Au milieu desquelles tu m'as enfanté
Au milieu desquelles tu m'as porté
Sous ton cœur, tout cela a été vain !
Malgré cela mon esprit ne peut accepter
Qu'en cet ultime adieu
Je te remercie et je t'honore
D'une larme de piété,
Et que j'effeuille sur ta tombe
La rose du remords.
Mais quel est ce son étrange
Qui tout à coup résonne à mon oreille ?
N'est-ce pas un chant plaintif
Perdu au milieu des buissons

Ou simplement le gémissement funèbre
Du vent d'automne ?
Ou est-ce plutôt la croix de ton caveau
Qui a produit ces sons pleins d'angoisse ?

MÉPHISTOPHÉLÈS
(de loin)

Viens donc ! allons dans ces bois
Nous promener au clair de lune,
Au lieu de nous lamenter lâchement ici,
Où l'on entend seulement les feuilles mortes
Qui rejoignent en bruissant l'autre poussière
Et les vers insensibles et rongeurs.

(Ils s'éloignent)

LA CONVERSATION DANS LA FORÊT

MÉPHISTOPHÉLÈS

Entends-tu mon ami, l'automne siffler comme un voleur
Dans la forêt, entends-tu le bruit de son attaque ?
Quel dommage que le printemps n'ait point fait éclore
Dans la vallée mille fois plus de verdure encore,
Afin qu'en emportant un butin mille fois plus important
L'automne me réjouisse aujourd'hui le cœur !
Car les hommes éprouvent de la souffrance à perdre leur bien,
Et à sentir les premiers frimas qui succèdent aux joies de l'été.

FAUST

Non ! C'est une vraie misère que le printemps
Ne nous offre pas davantage de plaisirs et de fleurs,
Et que tout nous soit compté si chichement sur terre !
Face aux exigences des pauvres humains,
La nature fait banqueroute chaque année,
Et pour se remettre, il lui faut faire l'économe tout au long des
[hivers.

MÉPHISTOPHÉLÈS

J'aime à voir comment l'automne dans la fanfare de ses tempêtes
Arrache aux arbres leur feuillage juste sous le nez des hommes ;
Mais je préfère encore quand c'est l'été lui-même
Qui au milieu de la campagne frappe l'espérance aux couleurs ver-
[doyantes

Avec rudesse, et lui bat une marche sur son tambour de grêle,
Si bien qu'elle déguerпит sans plus laisser la moindre trace ;
C'est pour moi un spectacle qui me ravit
Que de voir la nature tourner le dos aux hommes,
Ces êtres ingrats, lâches et stupides,
Qui n'ont fait que la méconnaître, la trahir et la fuir.
Oh ! si seulement j'avais maintenant un juif sous la main !

FAUST

Pourquoi donc un juif, mon hargneux compagnon ?

MÉPHISTOPHÈLES

J'aimerais lui mener la vie dure à ce juif et le tourmenter
Pour lui faire payer les fautes que jadis son peuple a commises ;
Les juifs vous ont gâché votre univers :
L'esprit de fidélité des Indous et des Grecs
N'a fait que vous frôler rapidement et sans aucun profit ;
Et maintenant, à cause de votre bêtise toute notre époque est prise de
Les juifs en sont responsables, leur folie messianique [bâillements.
Vous a égarés et embourbés dans une ornière profonde.
Avec leur Messie, ils ont édifié comme un mur¹
A l'endroit même où l'homme et la nature se touchaient ;
Les voici séparés, la nature d'un côté, l'homme de l'autre,
Depuis que les bergers stupides ont chanté par les campagnes.
En cette nuit, la pire de toutes,
Le petit enfant qu'ils appelaient de tous leurs vœux fut mis au monde ;
Les juifs tremblèrent, se doutant de leur folie,
Mais leur frayeur les poussa à se dire que ce n'était pas là le vrai Messie.
Cette frayeur demeura sur le visage de ceux qui avaient trahi la nature,
Elle continua de marquer de façon indélébile leurs descendants ;
De son burin pointu, la nature en cette heure-là
Grava le signe de sa malédiction
D'un trait traversant tout l'avenir,
Sur les générations suivantes :
« Les juifs ont rompu l'alliance sacrée qui les liait à moi !
Un jour pour expier l'antique malédiction, se lèvera
Un grand juif, mais ce sera trop tard !
Ecrivain plein de sagesse, auteur d'écrits inoubliables,
Il clouera Jésus au poteau de la mort
Avec les pointes en diamant de son esprit,
Et il portera le nom de la couronne d'épines²
Mais en vous se sont éteintes les forces originelles,
La merveilleuse floraison issue du cœur,
Les chants pleins de vigueur, les mythes enchanteurs
Et l'amour puissant qui engendre les dieux se sont fanés.
La nature a été trahie, sa confiance
Vous l'avez gaspillée et perdue à jamais ;
Vous aurez beau scruter son visage,

1. L'image allemande « ils ont enfoncé un coin » ne paraît guère possible en français.

2. Allusion à Spinoza (corona spinosa).

Jamais plus son cœur farouche ne s'ouvrira à vous ;
Car ceux qui ne font pas d'elle leur but suprême,
Ceux qui cherchent des dieux en dehors d'elle, ceux-là l'ont perdue
[à jamais.

FAUST

En quoi un Sage peut-il encore être utile aux hommes ?
Quand la foi dans le Messie leur a été enlevée,
Et que s'est tu pour eux l'oracle de la nature,
Qui donc pourra les conduire à travers les ténèbres de la terre ?
Dans quelle direction les hommes se tourneront-ils encore ?
Et comment s'achèvera leur destin sur la terre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Mon cher Faust, je veux te bâtir un temple
Où ta propre pensée jouera le rôle de la divinité.
Tu entreras dans une salle taillée à même le roc
Et tu y adresseras ta prière à ton être lui-même,
Tu y trouveras solitude, silence, fraîcheur ;
De loin, tu entendras à tes pieds le tumulte du monde,
A la manière d'un voyageur qui entend les ruisseaux couler dans la vallée,
Alors qu'il chemine sur les sommets des Alpes baignés de lumière.
Là-bas, tu pourras savourer le destin de l'homme
Concluant l'histoire du monde.
Mais prends garde de ne pas devenir un objet de risée !
Souviens-toi de cette grotte du midi ;
Il y a là-bas au niveau du sol un air malfaisant
Qui provient d'une faille de la terre pleine de fermentations ;
Les couches supérieures pourtant restent saines,
Seul peut respirer par la bouche celui dont
La haute stature émerge des profondeurs ;
Mais le court sur pattes, celui qui a encore besoin d'un maître,
Chien ou enfant, étouffe dans cette grotte¹.
Ainsi en va-t-il en ce temple dans lequel je vais t'envoyer.

FAUST

Ma foi, c'est clair ! Il me faut dégager
Mon âme de la domination du Christ et de celle de la nature.
Aussi longtemps que je dépends de l'un ou de l'autre,

1. Variante : Homme ou enfant. La version définitive est plus logique.

Un serpent m'encercle auquel je ne peux échapper.
Si le Christ est le dieu dont il me faut suivre les pas,
Alors je suis réduit, serait-ce sur un sentier céleste,
A un simple soulier que son pied chausse et piétine,
A un vulgaire récipient de sa grâce ;
Et si c'est la nature, je ne suis alors rien d'autre qu'un lieu de
Qu'elle emprunte au nom de l'espèce tout entière ; [passage
Je n'ai alors en moi-même aucun but, aucune consistance, aucun
Et bientôt j'aurai disparu sans laisser nulle trace. [droit

MÉPHISTOPHÉLÈS

Dans ces deux cas, ton destin est fatal :
Que le Christ ou la nature s'occupe de toi,
Que ce soit en *Canaille* ou en *Canal*¹ ;
Il ne te reste qu'une chose à faire : t'enfermer en toi-même et faire
[face !

FAUST

Je veux m'affirmer moi-même et me montrer intraitable,
Me suffire à moi-même et rester inébranlable,
N'être ni le serf, ni le vassal de personne,
Et poursuivre ma route vers les profondeurs de mon être.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Eh bien moi, je te servirai de lampe de mineur.

FAUST

Suis-je immortel ou non ?
Si oui, en partant de ma sphère je veux un jour
Etendre mes bras de conquérant sur tout l'univers,
Et gagner mon empire sur toutes les puissances,
Pour placer finalement sur ma tête la couronne des dieux !
Si je dois tout entier disparaître, eh bien soit ! je ne verrai pas
L'abandon de mes forces. [dans ma mort
Non ! je me consumerai dans mon rayonnement,
Je me brûlerai moi-même comme Sardanapale,
Avec les trésors illimités de mon âme,
Et je me réjouirai de les savoir à jamais irremplaçables !

1. En français dans le texte.

LE VOYAGE

Une grève déserte, le soir Faust et Méphistophélès

FAUST

Cette nuit-là, auprès du cadavre muet,
Tu as eu cette parole audacieuse et si lourde de conséquences :
« Le despote éternel a donné aux humains
Une loi énigmatique pour conduire leur destin ;
Mais elle ne se grave en caractères clairs et lisibles
Que dans le cœur du criminel qui l'a transgressée »
C'est vrai et c'est faux ! l'homme devra errer éternellement,
Cependant quand l'ardente soif de la connaissance le tourmente,
Il doit puiser sans hésiter à même le fleuve généreux
Avec tous les récipients dont il dispose,
Il doit le faire au moyen de l'amour et de la fidélité,
Au moyen du profond repentir qui grave un sillon dans son cœur,
Au moyen de la lutte et de l'espérance et d'une haine irrévocable,
Au moyen des sentiments qu'inspire le désespoir.
Mais hélas ! en comparaison de ses exigences,
Comme est petite, même ainsi, la somme
De ce qu'il peut recevoir du grand fleuve !

MÉPHISTOPHÉLÈS

Voilà qui est vrai, mais avant tout je te demande
Pourquoi m'as-tu fait venir sur cette grève ?

FAUST

Je veux m'en aller, prendre la mer,
Elle est si déserte, si sauvage, si vide,
Elle ne fleurit pas, ne flétrit pas,
C'est une tombe éternelle sans aucun ornement.
Là-bas, au milieu des vagues, au milieu des vents
S'évanouira mon ultime tourment.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Si tu as envie de faire un petit voyage,
Pour toi, mon bon maître, j'ai déjà armé un navire
Comme on n'en a jamais vu
Sur toute l'étendue de la mer.

FAUST

Où est-il ? et ton rafiote diabolique
Sera-t-il à mon goût ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Regarde, il arrive dans le crépuscule,
Il vogue vers nous, silencieux, majestueux ;
En attendant qu'il touche au rivage,
Je veux t'en faire une description sommaire.
Pendant ce temps assieds-toi sur ces bûches,
Et reprends aussi un peu de bonne humeur.
Etant ton ami, je ne peux m'empêcher de t'en vouloir
De cette manie que tu as de revenir sur le passé et de te creuser
[la tête pour l'avenir.

FAUST

Si je n'avais pas le méchant défaut de me creuser la tête,
Je ne serais pas maintenant à tes côtés au bord de la mer.
Mais de ce navire fais-moi plutôt la description
Avec ton habituelle exagération.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ce navire vogue toujours au gré de notre volonté,
Que la mer soit houleuse ou calme ;

Il convient parfaitement à tous les vents
Car tous sont nos valets
Et doivent nous pousser de l'avant.
Et ça, ce n'est pas de l'exagération.

FAUST

Et quand les tempêtes se déchaînent avec fureur ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Quand bien même dans leur rage elles font retentir leurs aboiements
Au milieu de nos eaux, elles jouent, [tout à l'entour,
Comme des levrauts à travers les blés.

FAUST

Et mon ami, qu'en est-il des bancs de sable et des écueils ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ceux-là ne nous feront pas boire la moindre goutte d'eau salée,
Les bancs de sable creuseront l'échine, les récifs
Cèderont et se courberont devant notre navire,
Comme du beurre tendre sous une lame de couteau.

FAUST

Quel autre éloge fais-tu encore de la chose ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Le plus beau ce sont les pièces de la cabine,
Toutes tapissées de tentures magiques,
Prenant tous les aspects que tu peux souhaiter :
Frais paysage printanier avec du feuillage et des fleurs.
Alors la mer se tait, et tu n'entends plus que les vents d'ouest
Chuchoter mélodieusement à travers les branches verdoyantes,
Les douces senteurs de la forêt t'enveloppent de leurs arômes,
Tu entends l'appel lointain du rossignol. —
Mais il te suffit d'éprouver la moindre nostalgie de l'automne
Et déjà, tu changes les couleurs de la tenture :
Dans les champs, tu vois alors de belles moissonneuses
Debout dans le soleil couchant et pensant à l'amour ;

Tu entends la caille chanter dans les blés,
Tu vois le chasseur avancer avec prudence dans les bois,
Des oiseaux migrants traverser les airs,
Et les troupeaux' revenir de leurs alpages. —
Mais pour peu que tu penses aux charmes de l'hiver,
Tout de suite il apparaîtra sur les tentures :
Emportées par la tempête les feuilles tomberont en bruissant,
Fine et serrée, la neige voltigera, tous les ruisseaux se figeront
Alors qu'ils venaient de clapoter et, sur la surface gelée,
Les traîneaux passeront joyeusement avec des claquements de fouet.

FAUST

Ne me parle pas de la campagne et de ses changements.
Diable oublieux ! ne t'ai-je pas dit
Que maintenant je veux quitter la terre ferme
Parce que je n'éprouve plus de plaisir au jeu de ses alternances ?

MÉPHISTOPHÈLES

Pardonne ! je n'y ai pas pensé tout de suite,
Ma mémoire m'a joué un mauvais tour.

FAUST

D'ordinaire je n'ai pas besoin de te rafraîchir la mémoire
Quand il s'agit de me taquiner avec de vieilles histoires.

MÉPHISTOPHÈLES

Ne méconnaiss pas ma bonne volonté.
De te faire souvenir, mon devoir souvent m'y oblige ;
Mon pacte me contraint de te désigner la Vérité,
Et ce n'est que grâce aux choses passées que tu peux la reconnaître.
D'ordinaire j'aime assez une mauvaise mémoire ;
Héritage d'aïeux débauchés,
Par ma vie, j'aime à la rencontrer parfois
Chez de joyeux seigneurs.
Si en quelque endroit une vieille tour tombe en ruines,
Rongée par les averses et la tempête,
Et si des pierres se détachent du mortier,
Alors arrivent des vautours pillards,
Qui nichent dans la brèche de la muraille

Pour y couvrir leurs œufs.

Ainsi la bruyante tempête de la vie

Et le ver silencieux de la mort vous rongent

L'édifice vieillot du souvenir ;

Et si ensuite un fragment de pensées, d'intention, de douleur, de joie,

Vient à tomber, se détachant de son mortier,

Alors parfois, arrivent rapides comme l'éclair

Les passions, ces oiseaux de proie de l'enfer

Qui nichent, couvent et gîtent dans la brèche.

Et voilà tu tiens désormais quelque chose de ta fiancée !

Ce que je t'ai confié ici à propos de la Vérité,

N'est qu'un sombre ruban provenant de sa robe ;

Mais les chevaliers respectent tous les gages d'amour.

FAUST

Je l'accepte, car je suis encore fidèle à mon alliance,

Même si parfois je pense avec une crainte secrète

Et une hésitation mêlée de nostalgie intense,

A cette Vérité pour laquelle mon cœur jadis ne battait qu'avec joie.

Tu m'as donné un ruban sombre de sa robe,

Est-ce donc qu'elle doive m'apparaître vêtue de deuil ?

Eh bien soit ! si elle vient je lui offrirai ma main,

Dût-elle se pendre à mon cou pour y pleurer éternellement.

MÉPHISTOPHÉLÈS

En voilà assez. Parlons ensemble de ce voyage.

J'ai pensé à tout pour te servir.

Pour t'assurer contre l'ennui malfaisant,

J'ai chargé le navire de bons livres ;

Afin que ta raison — si tu ne vois que la mer

Et nulle part la terre — ne retourne

Aux vieilleries de la Bible,

C'est le « De natura rerum » de Lucrèce

Que j'ai ouvert pour toi ; c'est mon livre de chevet,

Il contient plus d'une maxime forte et audacieuse,

En particulier sur les dieux et sur l'amour ;

Je pense ne pouvoir écrire moi-même rien de meilleur à ce sujet.

Ensuite nous nous promènerons sur le pont,

Et je t'expliquerai le personnage de la chouette.

On a pourvu aussi aux bouteilles les plus exquis.

Mon subtil cuisinier mettra ton palais et ton nez
En extase avec ses chefs-d'œuvre,
A ta gourmandise, j'offrirai quelque chose d'autre encore à déguster
Beauté, esprit, ardeur langoureuse
Et pourtant toutes neuves en affaire d'amour :
Six jeunes filles, avec chacune d'elles tu auras divertissement nouveau.
Es-tu content maintenant de ton armateur ?

FAUST

Je ne le suis nullement ; et ton embarcation
Avec son abominable confort, je n'en veux pas.
Aussi longtemps que je me sentirai fils de la terre,
Les difficultés terrestres me seront familières.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Avec ces tours de magie, je voulais simplement
Te garder de trop penser.
La mer, tu ne la connais pas encore : c'est une chose sérieuse
Et qui a déjà touché profondément le cœur de plus d'un voyageur.

FAUST

Je veux la contempler dans tout ce qu'elle a de terrifiant.
Procure-moi un navire sans ce confort magique,
Et semblable à ceux que construisent les pauvres humains,
Peu sûr, frêle et fragile au milieu des tempêtes.
O tempête, ô tempête comme j'ai la nostalgie de toi !

MÉPHISTOPHÉLÈS

Moi, ce n'est pas la tempête qui m'inquiète,
Quand ça hurle et rugit, quand tout est balloté, quand tout craque,
S'éveille bientôt en toi une âme belliqueuse
Qui s'avance virile face au tumulte et à tous les coups mortels,
Et qui brave obstinément le danger avec allégresse.
Au contraire, la mer immobile m'inquiète¹,
Ton obstination et ton orgueil auront du mal à l'affronter.

1. De nombreux poèmes et, en particulier les *Atlantica* expriment le même point de vue. Lenau a souvent dit sa hantise de l'immobilité et du silence dans ses lettres. Les *Schilflieder* sont tout entiers construits autour du contraste entre le calme et le déchaînement des éléments.

Quand reposent les vagues et la brise,
Quand la mer et le ciel s'enlacent en silence
Avec piété, presque comme frère et sœur en prière,
Voilà ce qui, j'en ai peur, pourrait venir à bout de toi, mon ami,
Et là, je crains de te voir envahi par quelque rêverie,
Toi que la tempête aura vainement tirailé...
Entre-temps la nuit est tombée,
Les vagues frappent les récifs en mugissant,
Les vents traversent la baie rocheuse en sifflant,
Les nuées d'orage arrivent avec toujours plus de fracas,
Le navire magique accoste au rivage,
Il se balance, badinant avec les écueils,
On entend à l'intérieur une douce musique de voix,
Qui sitôt perçues se perdent au milieu de la tempête.

MÉPHISTOPHÈLÈS

Je te pose la question : ce navire ne te convient-il pas ?
Pour la dernière fois, le dédaignes-tu pour de bon ?

FAUST

Je te pose la question : valet effronté et rebelle !
Pour la dernière fois, veux-tu apprendre à obéir ?...

Le Malin est courroucé, de son œil part
Un éclair qui tombe sur l'embarcation, l'allume et la dévore,
C'est un jaillissement de flammes, d'étincelles, de crépitements
Tout à l'entour. Le voile de la nuit, d'un noir profond
Prend soudain feu dans l'incendie du navire,
Et répand sa lumière au loin sur la mer déchaînée. —

L'aube se lève, un vent frais se met à souffler
Vers le large et emporte rapidement un navire.
Les guidons volètent, toutes les voiles se sont gonflées
Dans leur nostalgie de l'obscur lointain.
L'écume des vagues fuit le long du navire ;
Et lorsque le soleil se lève à l'Est,
La terre à l'arrière s'enfuit et disparaît,
Semblable au rêve obscur quand le jour se lève.
Au milieu du sourd vacarme des vagues, Faust poursuit sa route,
Le regard fixe, il scrute la solitude de la mer.

LE RÊVE

Les matelots entonnent d'une voix claire leur chant du soir,
A peine tombé des lèvres des chanteurs,
Il s'évanouit aussitôt sans écho dans la mer
Où rien ne répond à la voix des humains ;
La mer étrangère et fière dans sa froide grandeur,
Ne renvoie pas même l'écho du tonnerre céleste.
Une douce brise ride paisiblement la surface de l'eau,
Et pousse avec douceur le voilier de l'avant.
Ainsi, une timide jeune fille repousse son galant d'une main mal
Et, l'éloignant de son sein alors qu'avec audace [assurée
Il brigait un baiser d'amour,
Elle finit par tomber dans ses bras.
Le soleil décline vers l'Ouest,
Sur les flots tremble encore la trace miroitante du soleil ;
Ainsi, subsiste un moment, pareille à ces restes de rayons,
La trace lumineuse d'une action généreuse.
Sur la mer immense, on est saisi par une joie mêlée d'effroi
Au spectacle du coucher du soleil ;
A l'instant où la mer, cette étrangère,
A englouti le soleil, l'ami de toute vie,
Une douleur obscure traverse comme un éclair le cœur du voyageur ;
Plein d'une angoisse secrète, il voit les flots s'assombrir,
Un sentiment d'abandon peut s'emparer de lui
Sur les routes incertaines de l'océan.
Il lève alors volontiers les yeux vers le ciel,
Quêtant le salut des étoiles de son pays natal,
Qui jamais ne sont plus chères au cœur de l'homme
Qu'en ces lieux où il est privé du salut de la terre.
Nulle part les étoiles n'élèvent l'âme aussi haut vers les cieux
Que sur les mouvantes collines tombales de la mer.
Ce sentiment, ô Faust, va-t-il envahir ton cœur ?
Le souvenir va-t-il attendrir ton âme ? —
Le capitaine du vaisseau s'approche et lui dit
En désignant l'ultime lumière du soleil :
« Chaque coucher du soleil me fait penser
A une heure pleine d'amertume

Où il me fallut jeter par-dessus bord ma mère défunte
Dans l'abîme de l'océan.

Ce fut un triste instant, lourd de chagrin,
Peu d'hommes en ont vécu d'aussi douloureux.

Tant que je vivrai ici-bas, mon cœur

Conservera fidèlement ce chagrin.

Elle était là, étendue sur la planche,

Celle qui m'avait donné le jour, couverte d'une toile de voile,

Un sac plein de sable attaché à ses pieds,

Et la planche attendait au bord du navire,

Une brève prière — Le matelot poussa

Avec rapidité la morte en souriant — Elle tomba,

Et longtemps, longtemps, je la vis encore s'enfoncer

Et me faire signe de son linceul blanc.

Le navire quitta ces lieux, moi, j'avais le cœur bien lourd

D'avoir dû laisser ma mère toute seule,

Même morte, dans cet océan si vaste et étranger

Où les monstres glacés se saisissent d'elle,

Et lorsque la lueur du soleil s'engloutit dans les eaux,

Je pense toujours à ma mère. »

Mais Faust lui dit : « Vous me paraissez bien bizarre,

Comment avez-vous pu naviguer sur l'âpre océan,

Et conserver d'aussi tendres sentiments ?

Ce voyage m'a mis dans une tout autre humeur,

Le plaisir qu'autrefois je prenais aux biens de la terre,

Les choses dont la perte autrefois m'attristait,

Toutes les joies de la terre, je les ai englouties

Dans les profondeurs de la mer et j'y ai également enterré toute

[douleur terrestre.

La mer a été pour moi la haute école de la douleur,

Celle-ci peut s'y donner libre cours dignement

En n'aspirant qu'à l'éternité hélas ! éternellement lointaine.

La douleur peut nous apprendre aussi à ne rien rechercher qui

[dépende des hommes ;

Quelle force dans cette pensée : « Mépriser tout ce qui a été créé ! »

Je l'ai faite mienne pour me guérir de ma culpabilité,

Car de loin, les souvenirs dépêchent leurs flèches contre nous,

Et seule la fierté peut nous armer contre le remords. » —

Pendant ce temps, la dernière lueur du soleil a disparu,

Les voiles pendent maintenant, vides et flasques,

Le vent s'en est allé dormir avec le soleil,
Les vagues s'apaisent et s'assombrissent de plus en plus.
Sur sa couche, dans l'attente du sommeil,
Faust, le voyageur, est étendu les yeux fermés, l'oreille
Appliquée à la paroi de planches du navire ;
Le chœur des vagues lui murmure des berceuses.
Faust, tout réjoui, écoute, dans le doux grondement de la mer,
Le bruit des caresses de la mort qui lui paraît frôler sa tête.
Tantôt c'est un ruissellement, tantôt un chuchotement,
Puis de nouveau, c'est une musique pleine de mystères
Comme si les vents venus des prairies et des forêts
Lui apportaient un écho des sons de cloches par eux dispersés ;
Maintenant c'est un sourd mugissement semblable à celui que font
[les chutes d'eau
Puis, provenant de la montagne, c'est la musique champêtre des
[chalumeaux.

Maintenant, de nouveau, l'oreille rêveuse et aux aguets entend
Les cris joyeux d'enfants qui jouent sur une place lointaine.
Faust entend le bruit de l'océan de façon de plus en plus confuse,
Il succombe enfin au pouvoir du sommeil. —
Plus un homme a choisi de vivre fièrement
En solitaire et en rebelle sur terre,
Plus il doit sentir profondément,
Tandis que tour à tour au cours de la nuit ses sens s'assoupissent,
Comme il est bon de succomber à la douce puissance
Du sommeil, ce baiser maternel de la nature.
Bientôt un rêve touche l'âme de Faust,
Et l'entraîne d'une main légère et souveraine.
Le rêveur se tient sur la grève d'une île
Entourée par les flots d'un océan sans fin,
Une forêt d'arbres en fleurs sur une terre inhabitée
Gaspille dans la mer les senteurs du printemps.
La profonde solitude donne des résonances ensorceleuses
Au chant des oiseaux que rien jamais ne vient troubler,
Joie de l'amour, doux tourment de la nostalgie,
A l'est se lèvent les rayons d'une aube lumineuse.
Les vagues s'embrasent avec des chants de volupté,
L'abîme exerce son attirance mélodieuse.
Le rêveur écoute et croit le comprendre
Comme il comprend tous les saluts qu'apportent les souffles du prin-
[temps ;

Sous l'effet d'un charme qui l'opprime, il écoute longuement
 Les langues si familières de la brise et de la mer :
 Maintenant, il aperçoit soudain, venant de l'Est,
 Une nacelle qui glisse vers le couchant ;
 Le vent la pousse près de l'îlot,
 C'est une femme qui passe avec son enfant ;
 Un bel enfant aux boucles d'or,
 Les yeux aussi clairs que le ciel du matin,
 Le sourire de sa bouche exprime une satisfaction bienheureuse,
 Ses traits charmants disent la tranquillité de l'innocence.
 Comme ils passent tout près de Faust,
 La femme lui jette un regard plein d'affliction :
 « O mère ! » s'écrie-t-il. — Pleurant en silence,
 Elle pose sa main sur l'enfant comme pour dire :
 « Tu fus ainsi autrefois » — c'est là sa plainte muette,
 Et déjà les flots l'ont emportée.
 Faust la suit fixement des yeux alors qu'elle part avec l'image de
 Et, alors qu'ils s'éloignent de plus en plus, [son enfance,
 Les voix printanières se taisent dans la forêt,
 Le vent, les eaux, devenus étrangers se mettent à gronder furieuse-
 C'est le soir, en un bond impétueux [ment.
 Le soleil s'est soudain élancé vers le couchant,
 Au ciel un orage noir s'approche en grondant,
 La tempête fait voler en éclats la forêt en fleurs,
 Des éclairs jaillissent, il tonne à grands fracas,
 Et sur les vagues arrive une autre nacelle.
 C'est une vierge, raide, livide d'effroi,
 Tenant un cadavre blême et raide.
 Alors qu'ils passent tout près de Faust,
 Elle lui jette un regard plein d'affliction :
 « C'est lui que tu as frappé à mort ! » — C'est là sa plainte muette,
 Et déjà la tempête l'a emportée.
 « Maria ! » s'écrie-t-il et il s'éveille,
 Se précipite sur le pont, son regard erre alentour,
 Encore ivre et sous l'empire du rêve,
 Il cherche la barque sur la mer en furie.
 Mais il n'y a ici ni tempête ni nacelle,
 La mer est calme, seules veillent la lune et les étoiles.
 Lorsque la lumière des astres touche son visage,
 Il s'éveille tout à fait, l'illusion du rêve s'enfuit.
 La mer est calme, pas une vague n'appelle,

La brise est suspendue comme si elle prêtait l'oreille ;
La nuit est si paisible qu'on entend battre son propre cœur,
On entend presque la rosée tomber du ciel goutte à goutte,
On entend presque les rayons de la lune toucher les eaux,
On entend presque expirer le chant funèbre du temps. —
Faust s'abîme en pensée dans ce profond silence,
Quand arrive Méphistophélès qui lui dit : « C'est bien curieux,
Il m'est impossible de m'habituer
A ce silence abominable, j'y étouffe ;
Je vais tirer les matelots de leur sommeil
Pour qu'une fois encore ils poussent leurs chansons à tue-tête.
Après ton rêve, te voici bien plus grave et bien plus pâle qu'aupa-
Je préfère quant à moi entendre les matelots chanter [ravant ;
Leurs chansons stridentes, plutôt que d'entendre
Résonner sur les eaux tranquilles tes larmes d'émotion. »
« Silence ! ne trouble pas de tes cris aigus
La nuit ; le temps des larmes est révolu.
Les étoiles se sont réfugiées dans les nuages
Comme les enfants se réfugient sous leurs couvertures
Lorsqu'ils s'effraient de leurs propres rêves.
Celui qui se laisse asservir par ses rêves n'est qu'un enfant.
Mon sang, fouetté par le rêve, peut bien accélérer sa course,
Mon cœur peut bien s'effrayer, s'affliger et perdre courage ;
Cependant, même si, sous de fantastiques orages,
Mes nerfs, mes veines, ces enfants de la terre, tremblent,
Moi je m'éveille, je suis maître chez moi,
Et je jette au-dehors ces apparitions de fantômes.
Et pourtant, il est néfaste pour moi d'avoir des rêves
Lorsque le sommeil enchaîne ma volonté,
Ils s'amuse comme des hyènes dans la nuit,
A déterrer les morts de leur tombe sous mes yeux.
Alors, il ne me sert à rien d'avoir détruit ces chimères
Et élevé bien haut cette tour de mépris
Au sommet de laquelle je veille et contemple avec assurance
Ces contes d'épouvante que sont pour moi la faute et le remords ;
Les rêves, ces brutes incultes, continuent de ramper
Pour déterrer les cadavres enfouis de ces chimères.
Ainsi Faust combat pour chasser le sentiment de faiblesse
Que lui a laissé le rêve, tandis que les brumes nocturnes
Humides et fraîches, errent au-dessus de la mer sombre,
Et frôlent son front, brûlant d'une ardeur rebelle.

LA TEMPÊTE

Faust et Méphistophélès se promènent sur le pont supérieur

FAUST

Nous allons et venons sur cet esquif,
Il vogue rapide sur la vaste mer
Que les vents accompagnent dans sa fuite ;
La terre, l'esquif, la mer et les vents tous ensemble
Parcourent à toute allure l'immense espace du ciel et cherchent
Avec une passion éternelle sans jamais pouvoir rien trouver.
La mer m'est bien plus familière que la terre,
Ici, l'âme est sans conteste pénétrée par le frémissement
De ce que là-bas je n'ai ressenti qu'obscurément et faiblement :
La nature elle aussi est torturée par la nostalgie éternelle
D'un bonheur que jamais elle ne conquiert ;
Et tout ce qui vit dans l'agitation de ce labyrinthe
Ne peut nulle part se retrancher pour trouver la quiétude,
Tout, sans cesse, est emporté par cette tempête de nostalgie ;
Et si je cherche refuge dans les ténèbres de la tombe,
Ce sont mes cendres alors qui devront danser autour du soleil.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Même les bœufs qui en mai vont au pâturage,
Ne voient qu'en apparence la quiétude leur sourire,
Ils assassinent les fleurs, les dévorent avec délectation,
Chaque bœuf est un Hérode pour ces enfants du printemps ;
Et pendant ce temps, bouillonne dans la plus petite de ses veines
L'ardente discorde qui oppose la vie à la mort.

Ce mot de pâturage me fait songer à un gardien de chevaux :
Nous l'avons rencontré alors qu'à cheval nous errions
A travers le pays des Magyars à la recherche d'une aventure.
C'était la nuit, dans la forêt près de son feu de bivouac,
Ses étalons noirs paissaient tout à l'entour,
Le feu jetait sur eux une lumière étrange, la retombée de leur
[crinière sauvage

Volait au vent de la nuit ; en sa langue étrangère
Le gardien chanta pour toi qui l'écoutais une chanson mélancolique ;
Ensuite, il se tut, fixant les braises,
Il empila dessus, en forme de colonne, quantité de feuilles,
Puis il reprit son regard fixe, son humeur renfermée ;
De l'ombre épaisse sortit alors une chouette
Qui vint dans un bruissement d'ailes crier lugubrement à son
Agacé, le gardien de chevaux se leva d'un bond, [oreille,
Et de sa main robuste il saisit
Un énorme brandon en plein milieu des flammes,
Il l'agita rapidement autour de sa tête avec fureur,
Faisant fuir la chouette, cet hôte de malheur.
Comme ce gardien dans la solitude de la forêt
Brandissait la bûche enflammée autour de sa tête,
Ainsi le Gardien éternel brandit d'une main vigoureuse
L'incendie universel, et l'agite autour de sa tête impassible
Pour faire fuir hors de sa nuit une chouette
Qui sans cela s'approche de lui en criillant : cette chouette, c'est
[l'ennui.

FAUST

Mais si les grandes légions d'étoiles
N'étaient que les étincelles jaillies de l'incendie
Que ce puissant gardien allume autour de lui,
Où sont alors les coursiers dont il a la garde ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ceux-là, on les trouvera bien quelque part ;
Tu pousses à bout ma métaphore,
Mais elle ne serait pas fille de son père
Si elle n'arrivait pas à se sortir de ta question avec des ondulations
Les coursiers que ce vieux gardien fait paître, [de serpent ;
Et qui seuls sont chers à son cœur,
Et au profit desquels brûle l'incendie universel,

Ces coursiers, le philosophe les appelle idées ;
Pour moi, c'est une jouissance intime
Que de m'en approcher à petits pas,
D'enfourcher tout à coup un coursier de ce genre,
Et de chevaucher à travers le monde
Jusqu'à ce qu'il me désarçonne, et plein de crainte
Revienne en hâte vers son gardien et le bonheur du pâturage ;
Car dans tout ce que fait naître la nature, sa riche mère nourricière,
Le troupeau trouve un fourrage frais à dévorer.
Mais toi, petite rose que voilà, tu mérites mieux qu'un tel sort,
Et je préfère te mettre à mon chapeau.
Vois là-bas dans le ciel d'autres coursiers qui arrivent,
C'est le troupeau noir des coursiers de l'orage,
Connais-tu cet envol, ce déploiement de forces sauvages ?
Ohé ! déjà le navire craque sous leur premier assaut !

FAUST

Les coursiers volent à travers la lande,
A toute allure au milieu des frêles tiges de l'herbe ;
Ils les ploient dans la tempête de leur souffle haletant,
Ils les broient de leurs sabots puissants :
Ainsi en va-t-il de ces coursiers du ciel qui dévastent en la traversant
De leur vol furieux la verte lande de la mer,
De leurs naseaux grand ouverts, ils annoncent la tempête en hen-
Et font tomber sous leur souffle les frêles tiges des mâts. [nissant,

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ohé ! Voici nos mâts qui craquent et qui se brisent,
Vois-tu le capitaine tout pâle de terreur ?
Lui, c'est le scarabée qui se balance sur la tige
Et qui choit quand elle se brise.

FAUST

Ecoutez, mon pâle capitaine ! relevez-vous donc !
Celui dont le sang reflue dans le gâchis de la tempête,
Et qui, tel un barbet qu'on vient de fouetter, se retire en rampant
Dans le chenil de son cœur, est-ce là un homme ?
Si à l'instant même tu ne fais montre de courage viril,
Par le diable ! je te jette dans les flots !

N'as-tu pas honte poltron ! en face de la tempête ?
Je ne peux supporter ce spectacle honteux :
L'homme que voilà, dans son misérable dénuement
Face à la nature dans toute sa grandeur.

LE CAPITAINE

Je navigue sur cette mer depuis vingt ans,
Et je n'ai jamais vécu une tempête aussi terrible que celle-ci,
Toutes les pointes, tous les joints craquent !
Malheur à nous ! Comme tout vacille, tout se brise et se rompt !
Comme le gouffre maintenant nous rejette vers le ciel !
Voici notre dernier instant venu !
Ce n'est pas pour moi que je tremble ; si je suis pâle,
C'est que je ne laisse pas volontiers femme et enfants ;
Je voudrais qu'ils puissent prier un jour sur ma tombe.

FAUST

Maudit sois-tu pour ce mot ! Misérable poltron ! A l'eau !
(Il le jette à l'eau)

UN PRÊTRE
(à genoux)

Dieu puissant, aie pitié !
Dieu miséricordieux, viens-nous en aide dans notre détresse !
Seigneur ! Que le sang de ton fils Jésus-Christ
Soit secourable aux malheureux en détresse que nous sommes,
Qu'une huile sainte et miséricordieuse
Apaise les flots de la tempête !

MATELOTS
(à genoux)

Dieu puissant, aie pitié !
Dieu miséricordieux, viens-nous en aide dans notre détresse !

FAUST
(crie en direction des nuages)

Toi, fais ce que tu veux, Maître de l'univers,
Avec ta nuit de tempête, mais moi je défie ton pouvoir !
Mon corps ici est agrippé à la lisière du naufrage,

Mais au fond de mon esprit, la tempête éveille une force originelle,
De même rang que toi, puisqu'elle est éternelle,
Et je maudis ma condition de créature !

MÉPHISTOPHÉLÈS

Bravissimo ! Voilà notre barque qui se désagrège ;
Pendant longtemps l'océan a joué dans son gosier
Avec ce morceau, en le promenant de-ci de-là,
Maintenant, il mord dedans avec les dents de ses récifs.

(Hurlements de douleur de l'équipage)

Maintenant il l'avale ! Faust, saute sur ces rochers pointus !
Là, les flots malgré leur fureur ne pourront pas t'atteindre.

FAUST

Déjà me voici sur la terre ferme, mais les matelots meurent,
Ils sont perdus sans remède, pourtant ils aimeraient bien vivre encore.

MÉPHISTOPHÉLÈS

La plupart ont déjà pris pied sur l'île,
Les gaillards nagent plus vigoureusement qu'ils ne prient ;
Mais notre pâle capitaine s'est noyé,
C'est en vain qu'il espérait trouver une tombe bien au sec.
Et là-bas, le curailon lui aussi trouve une fin humide,
Lui, sans doute, prie plus fort qu'il ne nage.
Comme les flots le font tourner ! Une fois encore
En se noyant il fait briller sa petite tonsure ;
C'est la même que nous vîmes jadis chez nos paysans.

(Riant)

Où donc sa belle pourra-t-elle le pleurer ?

GØERG

Auberge au bord de la mer. Faust, Méphistophélès, Gøerg, Michel, Kurt, Hans, d'autres marins, des filles, des musiciens, etc.

KURT

Le bateau est fichu, mais uniquement ses biens,
Les corps quant à eux ont eu la chance de s'en sortir à la nage.

MICHEL

Plus personne ne demande ce qu'est devenu notre capitaine ?

HANS

Pourquoi s'est-il laissé jeter en un tournemain
Par-dessus bord et dans la mer ?
Rude était sa discipline, mais il avait la larme bien facile !

GOERG

Lorsque cette fripouille de chasserresse, la Mort,
Giboyait avec son chien la tempête,
Quand les coups sortaient de la gueule des nuages avec des éclairs,
Et que son chien furetait tout à l'entour avec tant de fureur,
Vous étiez tous alors bien contrits.

HANS

C'était aussi une bien mauvaise plaisanterie,
J'étais mouillé jusqu'à l'âme,
Si mouillé et si trempé
Que j'aspirais à me confesser.

GOERG

Vous étiez étendus là, le front baissé,
Vous promettiez de faire dire des messes et d'avoir des mœurs
Maintenant dans les bras de ces filles, [pures ;
Vous semblez demander pardon au diable.

MICHEL

En dépit de tes bravades,
Toi qui es dur et froid comme un bloc de roche,
Une petite prière n'aurait-elle pas grimpé le long de ta barbe ?

GOERG

Je suis trop froid et dur pour ça,
Je ne prie pas, je ne demande rien,
Quand ça ne tiendra plus, eh bien que cela craque !

HANS

Dis, Gœrg, n'as-tu pas non plus blasphémé ?

GOERG

Je ne prie jamais et par conséquent jamais je ne blasphème,
Je chante quant à moi toujours une seule et même chanson,
Que ce soit au milieu de la tempête ou d'une baie tranquille.

HANS

Un blasphème a plus de prix pour l'âme
Qu'une épée tranchante pour le poing.

GOERG

Le cours de la vie ressemble à celui d'une bataille,
Aussi point ne jubile et point n'aie de frayeur ;
Et même si tout un régiment de cavalerie
Te passe juste dessus et te piétine,
Même s'il t'écrase une patte,
Ne sois pas le vaurien
Qui reste accroupi et braille sur le champ de bataille,
Et puis crache aux sabots des chevaux.

KURT

(enlaçant une fille)

Enlace-moi dans l'amoureuse chaleur
Et la volupté de tes bras !
Pendant ce long voyage, j'ai mis
Beaucoup de vie en réserve pour l'heure que voici.

La verdure des forêts, le chant des oiseaux,
Et tous les doux élans du printemps,
Je les ai perdus, manqués
En ces lieux où seule écume l'eau glacée des vagues,
Et où le vent chante ses airs funèbres,
C'est la terre et sa joie tout entière
Qu'avec toi sur ma poitrine je serre,
Embrasse-moi, ma douce enfant !

MICHEL
(à Gærg)

Que penses-tu, homme aux sages maximes,
De la belle tournure de cette fille ?

GOERG

Une fraîche fillette, une coupe de mousseux,
Pas plus que vous, je n'y trouve mauvais goût,
Le vol léger des moucheron du souci,
Le vin le noie, la fille de joie
Me sert de chasse-mouches,
Et non à me faire pousser des cris d'extase.

MICHEL

Hé ! l'aubergiste ! encore douze bouteilles de ce poison pour les
Et trouve-moi le plus violent. [mouches !
Hé ! l'aubergiste ! sers aussi les violoneux !
Et vous, faites résonner vos violons,
Attaquez vivement afin que bien en mesure,
Nous agitions nos chasse-mouches !

GOERG

Viens par ici, mon doux trésor, toi ma noisette,
Donne-moi pour danser ta patte mignonnette ;
Quelle belle enfant, dis-moi ton nom !

LA FILLE

Je m'appelle Suzon, mon cher matelot ;
Mais ne me fais pas tournoyer si vite.

GOERG

Nous ferons bientôt plus ample connaissance.

MÉPHISTOPHÉLÈS

(parle à voix basse avec une fille)

Te souviens-tu encore du curailon qui voyageait avec toi
En qualité d'amoureux, il y a des années de cela ?
Le pauvre diable vient de périr en mer.

LA FILLE

Il s'est noyé, mon trésor d'autrefois ? c'est bien regrettable.

(Elle continue de danser)

SUSCHEN

à Gærg

Toi, tu ne bouges qu'à peine,
Et moi, tu me tournes, me lances et me presses ;
Je grimpe et je descends le long de toi,
Comme un petit écureuil sur un chêne.

KURT

Les violons ont beau grincer,
C'est malgré tout un chant bien agréable,
Comparé aux gémissements du vent,
Et aux cris du naufrage.

HANS

(à sa cavalière)

Toi, la barrique à goudron, tâche de danser correctement,
Sinon je t'enfonce les douves !

KATHE

Ça alors, lâche-moi, espèce de fou !
Et laisse-moi respirer un peu !

HANS

Danse, danse, mon porcelet, sans t'arrêter !
La valse mon enfant, ce n'est pas du gavage,

Je te ferai perdre un brin de ta chère bedaine
En dansant avec toi.

KATHE

Malheur à moi ! Aidez-moi à me débarrasser de ce butor !

HANS

Te voilà hors d'haleine comme une voile déchirée,
Ame épaisse, laisse-moi encore
Te tourmenter un instant.

GOERG

(s'assied avec sa partenaire à la table de Faust)

Viens l'enfant, laisse ton sang s'apaiser,
Assieds-toi près de moi.

(A Faust)

Je bois à la bonne vôtre !

FAUST

J'ai trouvé plaisir à faire ta connaissance,
Trinque avec moi, vaillant frère que tu es !
Tu as eu tout à l'heure parole de connaisseur
A propos de la vie ; poursuis donc frère,
Et continue de me raconter un peu
Ce que tu penses de la vie et du bonheur qu'elle apporte ?

GOERG

(buvant)

Par une nuit où il faisait noir comme dans un four,
Ils m'ont déposé dans ce monde,
Par quels chemins, je n'en sais rien.
Peu m'importe d'ailleurs,
Me voici là, j'y ai ma place,
Elle est assez bonne et me convient tout juste,
Car pour loucher vers le corsage
De Dame Fortune, je trouve le monde bien trop mauvais.

FAUST

Dis-moi, crois-tu en un Dieu¹ ?

1. A noter que c'est Faust qui pose à Goerg la question religieuse.
(Gretchenfrage).

GOERG

Tu t'es montré ferme au sein de la tempête,
Il m'est donc possible de discuter avec toi,
Sinon je t'enverrais maintenant promener avec force moqueries,
Je crois — parole de camarade —
Au port, quand le vent est favorable,
Et qu'un navire fait naufrage
Quand il boit par trop d'eau.

(Il boit)

De même que moi, je tomberais par terre
Si je buvais trop de ce vin ;

(Il embrasse la fille)

Je crois à ce doux baiser ;
Je crois qu'il me faudra mourir.

FAUST

Et à Dieu, tu ne crois pas avant toute autre chose ?

GOERG

Je n'ai jamais contemplé son visage,
Sa voix n'a jamais résonné à mon oreille ;
S'il désirait quelque chose de moi,
Il ne resterait pas si coi,
Depuis longtemps, il m'aurait fait un signe.

FAUST

Ne t'a-t-il pas donné avec les montagnes et les vallées,
Avec l'éther bleuté, les coups de l'orage,
La mer immense et le rayonnement des étoiles,
Un signe puissant prouvant qu'il y règne ?

GOERG

S'il me faut voir des signes dans tout ceci,
Qu'il commence donc par venir lui-même auparavant
Pour m'apprendre d'abord à saisir
Ce que ça veut dire : montagne, vallée, vent, mer, étoiles ?
Car tout cela, en attendant, n'est rien d'autre pour moi
Qu'étoile, vent, mer et terre tout simplement.

Ce que je ne saisis pas, ce que je ne comprends pas
Ne doit pas approcher de mon cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS

En des temps plus anciens, vous avez dû sans doute
Traverser des champs de blé doré ;
Avez-vous compris alors à la vue des ondulations des épis
Que l'on en tirait de l'eau-de-vie ?
Et c'est pourquoi vous ne pouvez comprendre à la vue des montagnes,
Pas plus qu'à celle du vent, de l'océan, [des vallées,
Et du firmament dans sa plénitude,
Les principes de vie que l'homme en distille.
On en a fait surgir
L'eau-de-vie miraculeuse de la Trinité,
Qui a le doux pouvoir d'engourdir les humains
Dès qu'elle leur monte à la tête.
Si vous buvez hardiment un bon coup
De cet « esprit » par trois fois distillé,
Prenez garde, votre faible tête prise de vertige,
Se mettra à tourner, vous aurez votre compte.
C'est là une profonde ivresse
Que même le sommeil de la tombe ne peut dissiper.
Voyez par exemple mon ami, le docteur Faust,
Comme tout récemment sur ce bateau
Il a vilainement chicané son dieu
Quand la folle tempête faisait rage !
Vous pouvez me faire confiance, mon cher,
C'était encore un reste de fièvre religieuse,
C'étaient les secousses de son âme malade
Qui cherchait à jeter par-dessus bord son ivresse antérieure.

FAUST

Seul le cœur qui n'a jamais connu la foi connaît la paix ;
Bienheureux l'homme auquel une heure maléfique
A dérobé la foi et que l'instant suivant
Enfouit dans la tombe !

GOERG

Le sol vacille encore sous tes pieds,
Tu n'as dans ton plaisir ni assurance, ni fermeté ;

Pour moi ; je n'ai pas plus de scrupules à cueillir une femme
Qu'à briser le col de cette bouteille ;
Dans mon plaisir d'amour, je trouve grande certitude,
Et quand je bois, mon bien-être est indestructible.

FAUST

Bienheureux celui qui sans se réveiller
Passe en rêvant dans l'au-delà,
Celui dont le regard s'éteint dans une pieuse prière,
Comparable à un souffle printanier venu de tout là-bas.

GOERG

Mon noble ami, je suis tout près de croire
Que tu as dû trop boire,
Non point de ce vin que tu n'as,
Comme le font les malades, qu'à peine goûté et reniflé,
Mais de ce miraculeux breuvage
Dont ton camarade a parlé.

FAUST

Le plus heureux de tous, c'est celui
Qui ferme les yeux à l'âge d'enfant,
Celui dont jamais le pied ne foule cette terre,
Celui qui glisse inconsciemment
De la chaleur du sein maternel
Tout droit dans les bras de la mort !

GOERG

Voici que la fureur du plaisir renverse les dernières barrières ;
Nos gaillards se déchaînent avec un tel acharnement à la joie
Que leurs rudes voix d'ours mal léchés
Nous empêchent d'entendre nos propres pensées.

LIESCHEN

(la plus belle des filles s'adresse à Faust)

Vous êtes un homme magnifique, oh ! faites-moi
Danser la plus belle danse de ma vie !
Pareille à l'instant de bonheur, je volerai
Et passerai pour vous légère et fugace, sans laisser de trace.
O réjouis-toi ! Entends les joyeux violons !
Enlace-moi, toi le plus beau de tous, dans cette ronde bienheureuse !

FAUST

Ne me touche pas, je ne danse point ;
Ne prends pas un air si joyeux,
Tes yeux disent clairement
Que ta joie n'est pas vraie ;
Cette ombre triste tout au fond de ton regard,
Et qu'aucun sourire ne peut illuminer afin de me tromper,
C'est la sombre image de l'époux
Et du bonheur maternel que tu as détruite.
Ce qui t'a poussé à t'approcher de moi,
C'est peut-être ce trait de parenté :
Tous deux au cours de notre voyage, nous sommes sortis
Avec témérité de la voie qui nous était tracée,
Car la maternité est à la femme
Ce que l'intelligence est à l'homme
S'il parvient hardiment, grâce à elle, à saisir une parcelle
De l'immense univers, il est sauvé dès sa naissance,
Et elle, c'est l'univers tout entier qu'elle saisit dans le bonheur de la
Et si elle n'y atteint pas, alors elle est perdue. [maternité,

KURT

Hourra ! jamais encore je n'ai passé en veillant
Une nuit aussi forte, aussi intense, aussi brûlante de vie !

MICHEL

(embrassant Kurt)

Tu es le plus fol de nous tous,
Permits que je te saute au cou.

GOERG

Faust, es-tu donc un ennemi des femmes ?
La belle enfant est venue à toi de bonne grâce,
Tu l'as repoussée avec tant de dédain et de dureté,
La voilà, qui là-bas pleure en silence dans son coin.
Qu'elle pleure maintenant ne m'émeut point,
Cette fille a poussé tant de cris d'allégresse
En cette heure sans aucune raison,
Qu'elle peut bien maintenant pour changer, verser quelques larmes.
Mais si par hasard tu avais fait vœu de chasteté,
Je trouverais cela bête, mon ami, et de fort mauvais goût.

FAUST

Pendant tous ces longs jours passés sur l'océan,
J'ai médité plus d'une question que pose la vie,
J'ai aussi réfléchi au plaisir de l'amour,
Et ne veux plus m'en mêler.
La fierté ne doit pas accepter son plaisir de la nature
Quand bien même celle-ci voudrait le lui offrir ;
Mais la nature ne le veut pas, c'est un esprit de courtier
Qui l'oblige sans cesse à faire ses comptes exactement ;
Celui qui ne rembourse pas la nature, inlassablement,
En soignant fidèlement ses rejetons, en échange du plaisir d'amour,
Celui-là l'aura trompée, et il lui faudra payer
Sa créancière avec les tourments de son cœur,
Désormais, je suis quitte en cette affaire,
Puisque j'ai suffisamment éprouvé d'ennuis
Pour avoir manqué à ma foi et cela
Jusqu'au moment où enfin j'ai tué le remords, ce pitoyable marmot.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Mon Faust est malade à force de penser ;
Mais sa sombre farce de prédicateur
Est un mauvais passe-temps pour une auberge,
D'abord cette trace funeste dans des yeux de putain,
Et maintenant il fait de la nature
Une marchande colportant le plaisir d'amour.

GOERG

Eh bien quoi la nature ! Mais qui est-elle donc celle-là ?
Où donc est-elle fourrée ? Vous ne l'avez jamais vue ;
Sans doute un de ces « esprits » distillés,
Et qui tournoie dans votre tête d'ivrogne ?

MÉPHISTOPHÉLÈS

(à Gærg)

Depuis longtemps déjà, mais je n'ai pas osé,
J'aurais aimé vous proposer mon amitié.

GOERG

Vous êtes pour moi le type le plus désagréable
Que de mes jours j'ai rencontré.

(A la fille)

Viens fillette, dansons un coup !

LA FILLE

Je suis contente, je commençais à prendre peur
En entendant vos graves grognements ;
Il y a davantage de raison dans le son des crincrins.

FAUST

Ce Gœrg a dit plus d'une parole
Qui ne cesse de me préoccuper.
C'est un homme véritable ! toujours aussi solide,
Que Dieu l'abandonne ou que ce soit la nature. —
Mais maintenant je veux m'enfoncer dans la nuit
Pour chercher le réconfort dans le fracas de la tempête.

(Il s'en va)

HANS

Regardez-moi notre Kurt, comme il s'agite follement !
Il valse avec la fille, il l'embrasse sans cesse,
En jubilant, sur son cœur il la presse,
Et frappe la terre comme s'il voulait
La repousser loin sous ses pieds,
Et s'envoler au ciel dans un cri d'allégresse.

KURT

O belle enfant ! j'aimerais danser comme ça éternellement !
O douce enfant ! je t'aime prodigieusement !
O si seulement le feu impétueux de mon amour
Pouvait nous fondre ensemble et faire de nous une étoile
Rayonnante de joie dans les espaces célestes,
Et qui en dansant s'élancerait au-delà de toutes les éternités !

LA MORT DE FAUST

Une grève semée d'écueils. La nuit. La tempête ne cesse de faire rage.

FAUST

(assis sur un rocher)

Goerg l'esprit fort n'a pas jeté dans ma nuit
La moindre étincelle de réconfort ;
Il n'a fait qu'augmenter ma nostalgie
Pour les choses dont lui se passe avec tant de froideur.
Allons, mon cœur ! En cette heure
Je veux percer ton secret
Et plonger au plus profond de ta blessure ;
Tiens bon et supporte tout sans horreur !
Sur ce rocher, au centre de la tempête,
Je me rends compte maintenant avec épouvante
Combien, étant privé d'amour et de patrie,
Je suis seul et coupé du monde.
La vague que la tempête agite,
Qui frappe en écumant les récifs,
Le vent qui déchire en hurlant les forêts,
Les éclairs qui sillonnent le ciel,
Ont, eux, plus de patrie et de repos
Que toi, ô mon cœur solitaire !

Je me suis placé délibérément en dehors de Dieu
Et de la Nature, dans une haine pleine de fierté,
Je voulais me trouver tout entier en moi-même ;
Quelle folie ! je ne peux le supporter.
Mon moi, creux, plein de ténèbres, sans envergure
M'entoure d'horreur comme un cercueil.
Alors que j'étais en proie au tétanos de mon égoïsme effréné,

Le Diable me jeta dans le ravin.
 Vivant et plongé dans les ténèbres de la tombe,
 Je me suis éveillé, j'ai ouvert grand les yeux,
 Et j'ai commencé, me lamentant sans fin,
 A me ronger moi-même.
 Maintenant j'ai réussi à briser les barreaux de l'étouffante prison,
 Avec une passion d'une ardeur redoublée,
 De mon sépulcre j'étends de nouveau les bras
 Vers Dieu et vers le monde.
 Vers Dieu ? — Mais non ! — je n'ai en fait qu'un seul souci :
Oublier que je ne suis qu'une créature !
 Un désir insatiable
 Est né au fond de moi ;
 D'abord ce fut une flambée ardente,
 Je voulais saisir le monde au moyen de la connaissance ;
 Mais maintenant, même dans la plus grande abondance,
 La connaissance ne me suffirait plus.
 Même si j'apprends à penser le monde,
 Il reste cependant étranger au noyau de mon être,
 Un monde froidement déchiqueté et réduit à des êtres isolés
 Dont aucun ne se soucie de l'autre.
 Aussi longtemps qu'un baiser s'enflamme sur cette terre,
 Sans que ses étincelles traversent mon âme,
 Aussi longtemps qu'une douleur fait entendre sa plainte sur terre
 Sans qu'elle ronge mon cœur,
 Aussi longtemps que je ne serai pas omnipotent,
 Je préférerais ne plus exister du tout.
 Ha ! comme la mer dans sa fureur monte à l'assaut du ciel !
 Comme elle résonne au fond de toi, ô mon cœur !
 Je le sens, c'est le même élan
 Qui vit en mon cœur
 Et qui soulève les flots vers le ciel :
 C'est la nostalgie de l'anéantissement ;
 C'est l'impatiente querelle
 Qui nous pousse à briser toutes les barrières
 Et, dans la joyeuse chute de la mort,
 A toutes les renverser, toutes¹ ! —

1. Parmi les maximes de Lenau retrouvées récemment par Karl Gladt on peut lire le distique suivant :

« Das Denken ist das Brechen einer Schranke
 Und jede Knechtschaft ist ein Ungedanke. »

O tempête, étends-toi, étends-toi toujours davantage,
Et prends sur tes ailes puissantes
La plus haute étoile et le ver enfoui le plus profondément
Pour nous ramener tous enfin en notre demeure !

Ici la tempête ravage les flots,
De la même façon elle jette le trouble dans mon âme,
Et les choses oubliées renaissent
Du plus lointain de ma jeunesse.
Lorsque j'étais un petit garçon,
Et que pour le prêtre près de l'autel
Je servais la messe comme enfant de chœur,
Faisant chœur à ses formules
De latin que je ne comprenais pas,
Et qui s'écoulaient de mes lèvres
Comme un petit ruisseau coule sur les cailloux
Qui ne comprennent rien à son murmure,
Lorsque j'agitais la clochette et brandissais joyeusement
L'encensoir qui fumait,
Alors soudain, tout semblait lui aller de travers à ce petit garçon
Une fière colère mortifiait mon cœur, [que j'étais,
D'avoir à plier le genou au pied de l'image divine,
Et à lui offrir l'encens du sacrifice,
Cela me semblait tourner en dérision ma propre valeur.
Que n'étais-je plutôt moi-même un dieu.
Ce qui passe dans l'âme du petit garçon,
A la manière légère et fugace d'un feu follet,
Cela revient soudain un jour dans le sein de l'homme
A la manière d'un éclair d'orage.
O quel tourment dans cette pensée
Que les créatures, telles des lianes,
Entourent en dansant le tronc originel de leur Dieu,
Et ne s'élèvent en grimpant que parce qu'il les porte !
Si je le regarde en face avec lucidité,
Un tel sort, en vérité, n'est rien.
Ces lianes ne sont qu'un mirage trompeur,
Seul le tronc possède force et durée.
D'où est donc venue ma fierté ?
Aux créatures, seule convient l'humilité ;
Mais la fierté s'est gravée en moi jusqu'à la moelle.
La dépendance, cet anneau que portent les esclaves

Et qui m'entourait ici-bas de sa loi d'airain,
Faut-il que je ne l'oublie pas dans l'au-delà ?
Dois-je me traîner avec lui pour gravir toutes les marches
De l'éternelle évolution ?
Ha ! je préfère que mon esprit plein de fierté
Qui me fait souhaiter d'être Dieu
Tombe malade et meure en même temps que mon corps
Et se terre comme la vermine des tombeaux,
Et si jamais il s'échappe de ma tombe,
Qu'il s'égare alors dans l'air sous la forme d'une exhalaison putride. —

Cependant mon exclusion du monde et ma solitude
Ne sont-elles pas qu'une confuse apparence ?
Oui, il en est ainsi, je suis intimement lié
A Dieu et ce, depuis toujours.
Je ne fais qu'un avec lui,
Et ce Faust n'est pas mon moi véritable.
Le Faust qui s'occupait de recherches
Et qui a conclu un pacte avec le Diable,
Sa vie et celle de tous les hommes,
La pratique du bien et du mal,
Le Diable lui-même auquel Faust s'est voué,
Tout cela n'est rien d'autre que la conscience de Dieu qui se ternit
Un rêve que Dieu fait, un rêve désordonné,
L'écume éphémère, bigarrée des profondeurs de l'océan.
Et si l'homme engendre comme Faust un enfant,
Ce n'est qu'un rêve qui se tisse à partir d'un autre ;
Dans chaque enfant, dans chaque rougeoiement de l'aube,
Dieu rafraîchit son imagination.
Et si un homme tue, comme Faust, un autre homme,
Ce n'est qu'un rêve qui en efface un autre.
Et si le goût violent et l'impatience de la recherche
S'emparent avec force d'un fils du genre humain,
Si fort que durant tout le jour jusque tard dans la nuit
Il courtise la Vérité pour qu'elle lui accorde un regard,
C'est peut-être que Dieu pressent dans son rêve
Qu'il ne fait que rêver et que le désir de s'éveiller
Effleure son rêve pendant son sommeil matinal ?
Et peut-être ne sommeillera-t-il plus longtemps ? —
Toi, esprit mauvais, viens donc ! Je me moque de toi !
Toi, esprit mensonger, je me ris de notre alliance

Que seule une apparence a conclu avec une apparence,
Entends-tu ? A compter de cette heure, nous sommes séparés !
Trop sombre et trop plein d'angoisse pour avoir une essence,
Je suis un rêve qui prend son vol et s'évade de ta geôle !
Je suis un rêve fait de joie, de crime et de douleur
Et je me plonge en rêve ce couteau dans le cœur !

(Il se poignarde)

MÉPHISTOPHÉLÈS

Ce n'est ni toi, ni moi, ni les chaînes qui nous lient,
Mais seulement ta fuite et ton salut qui sont des rêves !
Bientôt tu vas t'en apercevoir d'une manière effroyable,
Attends seulement que les vagues de ton cœur soient taries.
Une fois écoulés les flots de ton sang
Qui a arrosé et couvert le mystère de son bruit,
Tu pourras plonger tes regards dans l'abîme,
Alors tu prendras conscience de ton être et de mon existence.
On ne m'échappe pas à si bon prix.
Toi, fol enfant qui te crois sauvé
Parce que tout à coup ta tête épouvantée
Croit pouvoir se cacher dans le giron du Vieux,
Et glisser dans son sein la pelote
Que tu as insolemment embrouillée sans avoir su la démêler.
Il ne confondra pas avec toi ce qui est mien et ce qui est sien
Pour te rendre tout frais ce bonheur qui n'est plus.
Tu n'as jamais été aussi loin de l'expiation
Que lorsque tu as voulu plein de fièvre,
Avec l'ardeur du désespoir abolir toute contradiction,
Fondre en un tout le monde et Dieu et toi-même.
C'est à cet instant-là que tu as sauté dans mes bras,
Maintenant je te tiens et te garde enlacé !

VARIANTES

LA PROMENADE VESPÉRALE.

Après le vers 2236 :

Et même s'il ne le fait que sous l'empire du vin
Pour peu que cela ait échappé à ses lèvres,
Cela ne restera pas sans effet ;
Elles gardent étrangement la marque des sons.

L'ADIEU.

Après le vers 2310 :

(La croix fait entendre une plainte de plus en plus forte.)
Qu'entends-je résonner ?
J'en ai mal à mourir,
Mon cœur va-t-il éclater ?
Partons ! Partons en mer !

(Il s'en va précipitamment.)

GOERG.

Après le vers 3071 :

KATHE

C'est le diable qui t'a accroché à moi
Lâche-moi maudite girouette !
Espèce de copeau, sec à en flamber.

GOERG

Sans doute à rattacher au vers 3227.

GOERG

Tu vas chercher bien loin
Jusqu'à la laisse et au festin de baptême. (Il rit)

FAUST

Cependant la Nature a payé à l'avance
Tous ces soucis et ces ennuis
Dans la volupté de la jouissance nuptiale.
L'homme qui est bon ne l'oublie pas
Lui pour qui elle garde ses rayons de joie
Jusqu'au milieu des ultimes nuits d'angoisse.
La pluie tombe à grands flots ;
De retour après s'être maintes fois égarée en chemin,
La sombre cohorte des nuages se précipite
Dans l'océan avec des cris d'extase
O précipite tes flots, torrent de pluie
Ton crépitement est pour moi le salut d'un ami !
Mon Isenbourg ! — quel coup que cette rupture !
Penses-tu encore à moi ? — mais non, oublie-moi plutôt !
Je n'ai que rarement pensé à toi,
Les personnes les plus chères à ma vie
N'ont fait que passer dans le silence nocturne
Près de moi, parfois, en hôtes de mes rêves.
Maria ! mon amour et ma foi ;
Mon meurtre et mon remords amer,
Toi, mère, et toi, enfant ! où donc êtes-vous allés ?
Enfouis dans les flots de ce désir
Qui a submergé toute ma pensée.